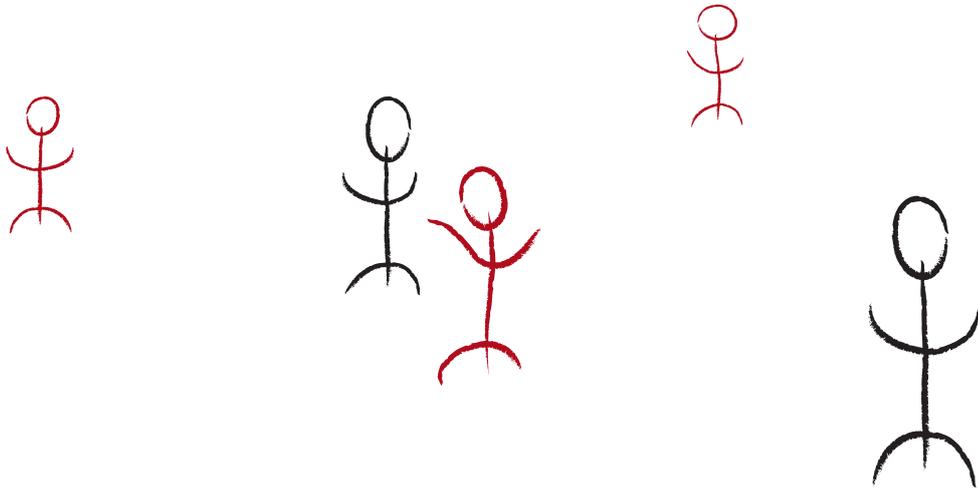


RAISONS D'ÊTRE



Olivier Croufer & Christian Legrève

Recherche participative
avec des stagiaires et travailleurs
d'Article 23 asbl

Ecriture : Christian Legrève et Olivier Croufer

Groupe d'accompagnement réalisé avec trois travailleurs d'Article 23 : Gaetane Gillot, Anne Job, Loïc Vanherck ; ainsi que trois stagiaires d'Article 23 : Melita, Fabien et Fabian.

Mise en page par Julien Vanderhaeghen sur base d'un habillage graphique créé par René Wilms

Cette étude est téléchargeable sur
www.psychiatries.be
1ère édition, novembre 2021.

Editeur responsable :

Centre Franco Basaglia asbl,
Chaussée des Prés, 42, 4020, Liège.
Courriel : educationpermanente@psychiatries.be



TABLE DES MATIÈRES

Introduction	p.4
Chapitre 1 PARTIR EN RECONNAISSANCE	p.5
• Des points de départ	p.5
• Des récits pour savoir se reconnaître	p.7
• Reconnaissance de soi et reconnaissance du collectif.....	p.8
• Oralité et écriture	p.9
• Reconnaissance et émancipation	p.10
Chapitre 2 VERS UNE MÉTHODE	p.12
• Genèse de la question de recherche	p.13
• Formulation de la question de recherche	p.14
• La notion de «monde»	p.15
• La notion de «valeur» (d'un personnage)	p.17
• La notion de personnage	p.17
• La notion de «méthode pour construire»	p.18
• Organisation du recueil d'information et de l'analyse	p.19
Chapitre 3 RÉSULTATS	p.20
• Construction	p.20
• Clivages	p.21
• Normes et finalités	p.21
• Deux types de normes	p.22
• Ecart à la norme	p.24
• Les autres mondes	p.24
Chapitre 4 DISCUSSION	p.25
• Des mondes	p.25
• Valeur d'un personnage	p.27
• Méthodes pour construire	p.27
Conclusion	p.28
Annexes	p.30

INTRO DUCTION

Les expériences du Cheval Bleu sont portées par plusieurs associations et entités, dont Article 23 et le Centre Franco Basaglia. Leur dynamique trouve sa source dans des groupes de réflexion sur les conditions d'existence de jeunes embarqués dans des parcours en institution.

La première asbl créée est Revers, en 1982. Revers propose des ateliers culturels et de loisirs, des ateliers d'alphabétisation, un atelier d'information sociale abordant les grands équilibres institutionnels de notre société et les droits des gens. Il organise des activités ponctuelles dans la Cité (concerts, café-débats, expositions). Puis le Siajef, Service d'aides et de soins psychiatriques dans le milieu de vie, est créé en 1984 dans le quartier de Saint-Léonard. Après plusieurs autres initiatives s'ouvrent, en 1990, un atelier de distribution de journaux. C'est la première structuration d'un atelier sous la forme « travail ». On fait des contrats, on distribue des « rémunérations ». Suit en 1991 un atelier de rénovation de bâtiment, puis la un atelier « Bar » tenu par les usagers. Le dispositif d'insertion par le travail a pris en 2001 la dénomination d'Article 23*.

Article 23 s'est progressivement structuré grâce à différents subsides et agréments, européens, régionaux et fédéraux. L'asbl est créé en 2003. Elle encadre aujourd'hui des ateliers (infographie, bâtiment, horeca), des stages en entreprise et des accompagnements sous forme de job coaching.

Après Revers et le siajef, le Centre Franco Basaglia a entamé en 2017 une démarche de réflexion participative au sujet de l'expérience Article 23.



* L'article 23 de la Déclaration universelle des droits de l'Homme stipule que « toute personne a droit au travail, au libre choix de son travail, à des conditions équitables et satisfaisantes de travail, à la protection contre le chômage. »

Chapitre 1

PARTIR EN RECONNAISSANCE

1.1. DES POINTS DE DÉPART

DES points de départ, donc. Multiples. Situés en des lieux divers. Dans des consciences diverses, des histoires diverses. Des points de suspension, d'interrogation, de fuite. Pas de point final. Et pas que des points, en fait : des lignes, des courbes, des nuées, des tourbillons. Des départs divers, aussi, dans leur temporalité. Du déjà-là, des traces du passé, des constructions jamais finies, de beaux restes, des effritements, des glissements, des naissances, des disparitions, des vies en devenir, des vies imaginées.

Et du présent-présent. Des vécus. Une expérience quotidienne qui compte, qui est devenue précieuse, mais qui restait difficile à saisir. Qui saisissait, plutôt. Quelque chose de fort se passait. « *Moi je ne connais pas d'autres endroits comme ça. Donc voilà, je ne partage pas cette expérience ailleurs* »¹. Était-on bousculé. Transformée ? Avait-on acquis ou perdu quelque chose ? On ne savait pas. Qu'est-ce qui se passe Là ?

On vivait une expérience, et la première difficulté, c'était de la nommer. Comment est-que Là se nomme ?

Non, en fait : ce n'est pas la première difficulté. La toute première me concerne. Moi ? Moi qui écris. Dans les premières lignes, c'est « on » qui apparaît. Pronom indéfini, souvenir de remontrances parentales ou scolaires,

suspecté d'être sournoisement insultant. Indéfini, en tous cas, et donc insuffisant. Au moins, a-t-on déjà tranché sur un point : il y a un narrateur. Il y a quelqu'un qui raconte une histoire, des expériences, a-t-on dit. Il ne dissimule pas les signes de sa présence. Il semble même assez impliqué : « On était bousculé. Transformée », vient-il d'écrire. Deux positions du narrateur à l'histoire qu'il raconte sont possibles. Il peut s'en retirer. Il écrit alors en « il » : ils, lui, elle, ont vécu cette expérience. Ou le narrateur peut faire partie de l'histoire qu'il raconte. Il écrit en « je ». Il devient personnellement impliqué dans l'histoire qu'il vit avec ses protagonistes. Il est avec, soi-même dans le récit avec les autres.²

À relire les deux premiers paragraphes, il me faut admettre que j'avais implicitement choisi. Ce « on » est un « je ». « On vivait une expérience » aurait très bien pu s'écrire « Je vais vous raconter des expériences vécues desquelles je ne serai pas absent ». Ou « Nous allons vous raconter des expériences vécues desquelles nous ne serons pas absents » puisque la présence du narrateur dans le récit peut se manifester à la première personne du singulier, s'il est seul, ou à la première personne du pluriel, s'ils sont plusieurs à vouloir affirmer leurs rapports aux histoires qu'ils racontent. Dans notre cas, « je » est fort tenté d'utiliser la première personne

1. N..., formateur

2. L'instance narrative est une question essentielle de toute littérature. Parmi les multiples références, on pourra par exemple consulter REUTER, Yves. *Introduction à l'analyse du roman*. Armand Collin, 4^e édition, 2016. Plus particulièrement le chapitre 3, l'instance narrative. Nous reprenons ici la distinction classique entre instance hétérodiégétique (extérieure à l'histoire racontée) et homodiégétique (présente dans l'histoire racontée).

du pluriel. Nous vivions, avons vécu, une expérience que nous tentions de saisir. Et nous nous sommes saisis ensemble de cette tentative. Ceux qui prennent la plume (!) aujourd'hui appartiennent à un groupe auquel appartiennent d'autres dont on parle aussi. « ... Ça m'a plu de parler de ce sujet-là. C'est marrant. On s'échange. Vous essayez de trouver des idées... me poser les questions. Moi j'essaye aussi de Allez.... De réfléchir. Bien creuser, bien aller loin pour ... pour trouver mes mots »³. Nous prenons la parole ensemble et nous n'effaçons pas les signes de notre présence dans le récit que nous allons vous raconter. Nous.

Nommer *Là* serait donc la deuxième difficulté. Nous pouvions nous en sortir avec le nom propre. Il s'agit d'Article 23. Mais Article 23, c'est plusieurs dispositifs, et beaucoup de situations différentes. Choisir un seul point de vue pour dénommer le tout, c'eût été dommage. D'ailleurs, nous n'aurions pu nous mettre d'accord. Nous pouvons dire ateliers de formation, entreprise d'économie sociale, service d'insertion sociale, dispositif d'émancipation par le travail, *expérience du Cheval Bleu*, organisme d'insertion socioprofessionnelle, service d'accompagnement, espace d'hospitalité... Pour nous, ces variations allaient de soi. Ce n'est pas que nous *pourrions* utiliser chacune de ces dénominations par hypothèse, ou sous certaines conditions, qui seraient alors sous-entendues. Nous *pouvions* les utiliser ! Toutes. Par contre, nous *pourrions* ajouter famille. Ou communauté. Ou bande. Certains le faisaient. C'est arrivé dans les histoires⁴. Quand elles nous menaient à un parking d'autoroute, un stade de foot, une cour de récré. La diversification des *Là* n'était pas une difficulté. Nous avons envie d'être avec tout Ça. De l'affirmer. D'en saisir la portée.

Aller en reconnaissance à propos de tout Ça, y aller sous un jour nouveau, le questionner n'était pas pleinement inédit à Article 23. Ces questionnements étaient présents, non pas à travers des fonctions particulières qui auraient le rôle de les soutenir, mais plutôt dans des temps institués pour que tout le monde y prenne part. Ces temps étaient constitutifs de l'expérience, tout autant que la coopération dans le travail, le rapport à l'échec, les horaires, par exemple.

Pourtant, certaines affirmaient que ces questionnements avaient perdu de la place, au fil de l'évolution de l'association. Il serait devenu nécessaire de revivre des moments de prise de distance particuliers, mémorables.

Il s'agissait donc, dans la langue instituée de l'éducation permanente, *d'Élucidation Critique de l'Expérience*. De penser le monde et notre place dans le monde à partir de cette expérience. De mettre en lumière et de questionner. Mais notre démarche n'était pas affaire de pleine lumière, de compréhension ultime. Disons plutôt que la lumière crée toujours de l'ombre, et que cette part d'ombre nous était précieuse. Elle nous attirait. Le mystère, l'incompris, l'insaisissable faisaient partie de nous. Nous le reconnaissons, et nous voulions l'affirmer. Ne pas nous y enfermer, pourtant. Chercher la lumière et cultiver l'ombre. Nous échapper, toujours, en cherchant toujours qui nous étions vraiment.



3. A..., stagiaire

4. Les récits inventés ensemble, cfr annexe 1

1.2. DES RÉCITS POUR SAVOIR ET RECONNAÎTRE.

Au centre de la méthode, il y avait le récit. Pour tenter de donner un sens à ce qui était vécu. Pour dégager des sens possibles, plutôt. Pour essayer des assemblages de ces *Ça* et *Là* épars.

D'une manière générale, le récit est inscrit dans la pratique d'Article 23. Comme c'est le cas, plus largement, parmi les *Expériences du Cheval Bleu* – à quoi Article 23 se raccroche – et dans de nombreux espaces de l'action sociale. Le récit propose une lecture qui ne tend pas à s'imposer comme un discours figé, une vérité avérée⁵. Son caractère discutable, contestable, éminemment subjectif, lui donne une valeur incomparable pour approcher une expérience complexe, changeante, contradictoire, qui fait place à des singularités inscrites dans des ensembles.

À Article 23, le récit est mobilisé dans des espaces intimes, dans le colloque singulier, et aussi dans les collectifs. Raconter est la base. Pour se connaître, se faire connaître, et pour reconnaître les autres en soi. Car, comme l'analyse Olivier Sécardin⁶, on se raconte toujours à travers les autres, en relation avec des autres. Des autres parfois humains, parfois divers, parfois présents au-dedans de soi.

Au Centre Franco Basaglia, qui est aussi une *Expérience du Cheval Bleu*, le récit prend place, non seulement comme instrument d'expression et de compréhension de soi, mais aussi comme pratique d'écriture, et comme instrument de connaissance et de partage des réalités sociales. « *Parce que le récit permet de poser des questions qui, non seulement, ne seront jamais résolues, mais ne pourront pas être posées en termes théoriques et analytiques* »⁷. D'une certaine manière, le récit vaut donc en cela que, non seulement,

il permet de déconstruire les discours culturellement dominants, mais aussi qu'il fabrique des formes singulières de savoir, toujours changeantes, qui ne prétendent pas s'y substituer, et ne s'imposent pas.

Çà et Là. Récit. Savoir et non savoir. Que cherchions-nous à mobiliser ? Des paroles et de la lumière. En bref, c'était notre définition du « savoir », tout au moins un point de départ. Vous connaissez la chanson maintenant ! Un langage, un code, des discours qui mettent en lumière, rendent visibles des manières d'être, de faire, de s'organiser...

Nous pourrions dire aussi qu'un savoir est un « *agencement pratique, un "dispositif" d'énoncés et de visibilité*s. »⁸ S'il l'on veut, on peut remplacer « agencement pratique » et « dispositif », par bric-à-brac complexe, ou machinerie extraordinaire. Car la caractéristique d'un savoir, pris en ce sens, est qu'il ne se donne pas d'emblée. Il se fabrique. Il enjambe des seuils. Dans notre démarche, nous allions tenter de franchir des seuils, pour que des savoirs adviennent, pour que nous puissions les reconnaître.

Dans une démarche comme la nôtre, il ne pouvait s'agir de décrire l'expérience vécue à partir de catégories théoriques, de soumettre d'emblée son expression et sa compréhension à des savoirs experts, reconnus, dominants. C'est un véritable enjeu, pour nous, d'instituer d'autres types de savoir : ceux, précisément, issus de l'expérience des gens qui la vivent. Mais les rapports culturels de domination dans notre société font que les savoirs expérientiels sont invisibles. Ils n'existent pas aux yeux du monde, pourrait-on dire. Pour pouvoir être confrontés, ces savoirs devaient donc d'abord être *produits*. Suscités, constitués. Institués, en fait.

5. Lire Galichon Isabelle. *Récit de soi*, in Encyclopédie critique du témoignage et de la mémoire ; Bordeaux 3, 2015. Consultable sur internet.

6. Sécardin, Olivier. *Faire usage de moi*, in Revue de littérature comparée, 2008/1, n° 325.

7. Laplantine, François. *Légitimité du récit dans les sciences sociales*, in Vie Sociale, 2015/1.

8. C'est la définition de M. Foucault. Pour une bonne synthèse de la notion de savoir chez Foucault, voir Deleuze, Gilles. Foucault. Editions de Minuit, 1986, chapitre sur le savoir, pp. 55-75.

Sur le plan de la méthode, nous avons accordé beaucoup d'importance à diversifier ces dispositifs de production de récit de manière à permettre aux narrateurs ces temps où « ça ne s'enchaînait pas » immédiatement, où le déroulé était suspendu, où Ça pouvait bifurquer et dévier. Nous avons introduit notamment des moments de production de récits de fiction. La liberté de la fiction est un formidable levier d'émancipation, mais on peut dire, aussi, que la distinction du caractère fictionnel du récit n'a pas beaucoup de sens. On se raconte, on raconte le monde tel qu'on l'a vécu, tel qu'on le voit, tel qu'on le voudrait. La réalité qu'on raconte est, en fin de compte la sienne propre.

Mais nous ne nous la racontions pas à soi-même. Nos récits prenaient place dans des espaces collectifs. « *La force d'un roman est de dire la singularité d'une expérience – qui est toujours expérience du devenir – et l'universalité de cette singularité en s'adressant à tous. (...) La connaissance romanesque est une connaissance sans cesse différée qui pose le rapport à l'autre, au social, à la culture et à l'identité à travers des questions tremblées, non explicitées, non résolues, non conclusives, des questions qui brouillent, déstabilisent, bref, déplacent le sens* »⁹.

1.3. RECONNAISSANCES DE SOI ET RECONNAISSANCES DU COLLECTIF.

Le récit a été propulsé par une question. « Qu'est-ce que je fous là ? ». Et une autre : « qui suis-je dans tout ça ? ». Une invitation, en quelque sorte...

Mais qui était invité ? Les récits eux-mêmes ont introduit des invités que nous n'attendions pas toujours. Une foule était Là. Et cette foule était hésitante. À y être plus attentifs, l'invitation révélait une curieuse insistance. Le bristol comportait des indices, des signes à déchiffrer. Au-delà de l'invitation officielle, on pouvait en deviner bien d'autres. En filigrane, chacun voyait ce qu'il pouvait ou ce qu'il désirait. « Quelle valeur ai-Je dans tout ça ? » D'autres escamotaient le « je » : « quelle valeur cela a-t-il ? » « Qu'est-ce qui se passe Là (pour Moi ?) ? » C'était comme si nous circulions dans un palais aux multiples salons et recoins, au cours d'une réception dont personne ne semblait connaître la raison. Les invités cherchaient... quoi ? ... Une cohérence ? Une signification ? Une consistance ? Ou peut-être faudrait-il employer un terme plus dynamique : une orientation ? Un allant ? Une voie de secours ?

Les invités cherchaient. Les récits circulaient. À tel point que le sujet de la recherche est

devenu incertain. C'était donc ça, l'étrange insistance qui se dissimulait sur le carton d'invitation. Nous ne savions plus si le sujet qui cherchait était « soi », ou si ce sujet était pris dans des récits qui, en déployant la question, devenaient le véritable acteur de la recherche. Le sujet devenait indécis.

Le Là et le Ça dans les questions insistaient sur cette indécision. Rétrospectivement, il est difficile de dire si c'était un choix délibéré, ou même une intuition. Probablement que nous n'étions pas parvenues à nous arrêter à une désignation plus précise et que cette formule indéterminée (Ça, Là) était alors la plus commode. Mais finalement, cette indétermination a ouvert une dynamique particulière. Le Là, c'est où ? C'est qui ? C'est quoi ? Ça pouvait être à Article 23, mais au regard de l'expérience, quelle était la consistance d'Article 23 ? Était-ce une unité ?

Il y avait des ateliers, des groupes, des rencontres, et à chaque fois des configurations particulières de machines, d'objets à produire, de techniques à appliquer, de relations à faire tenir ensemble. Inévitablement, ces Là divers débordaient d'Article 23. La vie se faisait aussi ailleurs, « *sur mon canapé avec la télé* »¹⁰,

9. Laplantine, F., op. cit.

10. F..., stagiaire

« à la sortie d'école avec ma fille »¹¹. Elle se faisait avant, dans des histoires de vie qui se prolongeaient après, par imagination.

En laissant le *Là* et le *Ça* indéterminé, le soi en devint d'autant plus épars. Le « soi » – nous aurions vite envie de le mettre au pluriel, les « soi.s » variaient dans les différents ensembles où ils existaient.

Les récits racontaient des soi.s au milieu de ..., des milieux alentour et en soi, des milieux de soi. Bernard¹², lors de sa première journée de travail dans la baraque à croustillons, est pris dans les machines à faire fonctionner, les gestes techniques à adopter, les moqueries des clientes, la signifiante de son travail, gagner de l'argent. Et en même temps, soi est déjà ailleurs auprès de Justine, sa compagne, à qui il téléphone pour s'orienter dans le désespoir de sa situation. Soi était toujours pris dans un ensemble plus ou moins stable et instable d'objets, de gestes, d'énonciations,

de relations. Au point où soi, non seulement est *dans* un collectif, mais il *est* aussi un collectif. Le récit mettait en évidence ce trait. En déployant le langage, non pas pour désigner le réel de façon univoque, mais en le connotant des circonstances, des détails de la situation, des surprises d'une histoire, le récit faisait voyager le soi en démultipliant ses milieux. Nous pourrions tout autant dire qu'il multipliait les milieux en soi.

Alors, nous ne pouvions plus dire où venait insister la question du carton d'invitation. Il y avait bien des milieux divers. Il y avait bien une insistance, encore difficile à préciser, sur une façon de faire tenir ensemble ces *Là.s* épars pour qu'il y ait du sens, de la valeur, des avenir... Mais il n'était plus possible d'être certain d'où arrivait, d'où s'opérait cette consistance des collectifs, des soi.s et des milieux. C'était comme si cet incertain était un fait exprès.

1.4. ORALITÉ ET ÉCRITURE

Nos récits circulaient dans ces relations parmi les soi.s et les collectifs. Ils s'en nourrissaient et les nourrissaient. Le moteur des collectifs qui ont été mobilisés tout au long de notre démarche était le récit.

Dès lors, le canal par lequel ce récit se partageait avait toute son importance. Dans la pratique quotidienne d'Article 23, le récit est oral. C'est une oralité qu'on pourrait qualifier de basique, d'élémentaire. On raconte à une personne, au cours d'une conversation. Il n'y a pas de mise en scène de l'acte de raconter. Il n'y a pas, pourrait-on dire, d'intention, de conscience qu'on raconte. En tous cas, cette conscience n'est pas travaillée, entretenue, explicitement valorisée. On recherche même une sorte de banalisation du récit.

Dans les collectifs qui ont permis de conduire notre recherche, il en est allé autrement. L'acte de raconter était explicitement institué comme un moyen d'accéder à une mise en

lumière des situations, du contexte. Le récit a été présenté comme une possibilité de prendre du recul, et de se saisir collectivement de ce qui se raconte. Nous avons institué des temps, individuels ou collectifs, spécifiquement organisés pour préparer le récit, puis des moments de partage, qui avaient quelque chose d'un cérémonial. On échangeait ensuite au sujet du récit, qui acquérait un statut particulier, qui existait en lui-même. Un savoir. C'est le fait de raconter qui prenait de la valeur, et la manière, et pas seulement ce qui était raconté.

Dès lors, le recours à l'écrit s'est présenté comme une option. Malgré les difficultés qu'on pourrait anticiper, d'une certaine manière, l'hypothèse d'un manque de familiarité d'une partie des participants avec l'écrit devenait même un avantage, puisqu'il conférait au fait de raconter une valeur toute particulière « (...) *l'écriture apparaît comme un acte qui engage plus la personne que la*

11. S..., stagiaire

12. Un personnage de 'Huit pièces pour quatre euros', récit créé ensemble, cfr annexe 1.

parole, une responsabilité »¹³.

Cette place donnée, comme une évidence, à un acte aussi chargé symboliquement que celui d'écrire, et plus encore d'inventer des histoires qui s'écrivent, a été un élément fondamental de notre méthode de travail. Il est d'ailleurs, bien souvent, le premier élément qui a marqué les participants, auquel ils rattachent la démarche. Il existe des traces du résultat, qui ont été partagées, sous forme

imprimée, et aussi oralement, comme un retour au point d'origine d'un propos institué par l'écrit. Ils ont vécu là une expérience porteuse d'émancipation, alors même qu'habituellement « *La question de l'écriture est donc celle de la construction de la pensée, tout autant qu'elle est celle d'une domination normative et d'inégalités personnelles ou collectives.* »¹⁴

1.5. RECONNAISSANCE ET ÉMANCIPATION.

C'est l'écriture qui nous pousse aujourd'hui à donner forme à ce que nous étions en train de faire alors. Nous avons commencé cette recherche en 2017. Nous sommes quatre ans plus tard. Nous ne savions pas – aux points de départ – que ce processus se prolongerait. Nous ne savions pas non plus qu'il aboutirait à cette forme d'écriture, a fortiori que cette démarche conduirait à une *recherche participative*, structurée avec un groupe d'accompagnement et une méthode. Nous écrivons aujourd'hui avec un regard rétrospectif et nous tentons d'être au plus juste avec ce qui s'est passé, du point de vue où nous sommes actuellement.

Avec les points de départs qui étaient les nôtres, l'ouverture des questions déposées, et aussi, sans doute avec la méthode du récit qui s'est d'emblée invitée, nous étions partis en reconnaissance. La formule est vaste comme un paysage, mais elle est assez juste. Reconnaître, c'est repérer. Il y avait certes quelque chose de cet ordre dès l'origine : reformuler des repères, indiquer à nouveau des jalons. Mais sans doute, il y avait aussi un désir de repérer en un sens presque antérieur : repérer, c'est découvrir. Partir en reconnaissance, c'est se risquer prudemment vers l'inconnu. En deçà des repères, il s'agissait, et il s'agit encore, de

cultiver des manières de les découvrir et de les formuler.

Nous pourrions raconter la reconnaissance comme un parcours plus ou moins aventureux en distinguant des degrés à cette aventure¹⁵.

Il existe une reconnaissance que Deleuze appelle sensori-motrice : la vache reconnaît l'herbe et ce vert déclenche l'activité sensori-motrice de brouter. Entre la sensation et l'action, l'enchaînement s'accomplit d'habitude sans aventure et cela est heureux pour la vache. Par contre, si je rencontre une personne dans la rue dont je ne me rappelle ni le nom ni où je l'ai préalablement rencontrée, il va me falloir mobiliser mes souvenirs, voyager dans mon esprit et mes histoires. La reconnaissance a besoin d'un temps d'attention. « *Ce visage me rappelle... je fais un saut... ah non, ce n'est pas ça...* ». Je recommence un petit circuit. J'ai un pressentiment. Mes sauts sont saugrenus. Et puis, c'est bien ça ! Et tout une série de lignes apparaît et y aboutit... « *Oui, bien sûr, c'est chose !* »

On comprend la différence entre les deux genres de reconnaissance. Alors que la reconnaissance sensori-motrice reposait sur « la *contraction* du souvenir et sur un

13. Moulin Yvette. *L'écriture : une transaction sociale dans l'éducation populaire*, in Contribution au débat n°5 sur la recherche en éducation permanente / populaire, Collectif Formation Société, Bruxelles, 2016.

14. Ibid.

15. La suite du texte avec les trois genres de reconnaissance est littéralement inspirée du cours de Gilles Deleuze sur l'image mouvement et l'image temps du 18 mai 1982 où il se réfère à Bergson. Disponible sur internet : <https://www.webdeleuze.com/textes/74>

court-circuit mémoriel, grâce auquel la perception déclenchait immédiatement le comportement moteur », la reconnaissance attentive consiste, au contraire, en « un redoublement de parcours et de traçage, en un *détour qui ouvre un circuit* (au lieu de couper court), en un *déploiement par nappes* et en la patiente (re)constitution d'un tissu »¹⁶.

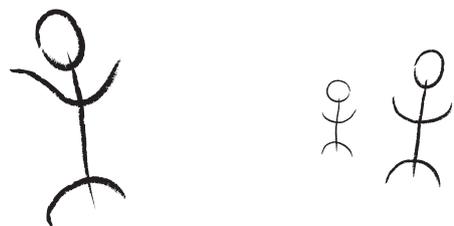
Il est possible d'élargir davantage cet intervalle entre l'évènement et la réaction. De faire que « ça ne s'enchaîne pas ». La réaction peut alors être *nouvelle* et *imprévisible*. On accède alors à un troisième genre de reconnaissance, par invention, ou intelligente. Elle profite intelligemment d'un écart – sous sa forme spatiale, ou d'un retard – sous sa forme temporelle, qui deviennent des *centres d'indétermination*. Ces intervalles ouvrent *des possibilités de déviation, de bifurcation, de suspension*.

Si ces variations de la reconnaissance nous inspirent, c'est qu'elles racontent les cheminements possibles des savoirs. Nous avons défini les savoirs comme « *des agencements pratiques d'énoncés et de visibilité* ». Ombres et lumières entremêlées. Nous comprenons mieux maintenant ce que cela peut vouloir dire. La production de récits, l'accomplissement pratique de cette activité permet aux narrateurs de reconnaître des enchaînements immédiats dans leur expérience, et aussi d'ouvrir des écarts, d'élargir les circuits par lesquelles

s'engouffrent la mémoire et l'imagination, de sauter dans le temps ou d'aller subitement ailleurs. C'est parce que cette latence est ouverte dans l'agencement pratique du récit que ce qui est énoncé, et donc devenu visible – un savoir ; déploie le réel d'une expérience. Ce réel surgit parfois de ce qu'on ne savait pas, d'un parcours méconnu ou nouveau.

Voilà ce que nous désirions. Ce genre de savoir, qui sollicite l'expérience de ceux qui justement voient leur expérience si peu reconnue comme un savoir. Ce genre de savoir qui ouvre aussi à des détours prévisibles ou surprenants, des sauts attendus ou incongrus dans le temps et dans l'espace. C'est-à-dire des savoirs qui disent l'actuel sans nécessairement reprendre des formes mille fois entendues pour parler du réel. Partant, des savoirs qui nous introduisent parfois aussi dans du virtuel, du possible. Non seulement présenter des versions du réel actuel, mais aussi des versions du virtuel plié dans le réel.

Voilà donc qu'en suivant notre désir, nous déposons sans doute des éléments d'une dynamique d'émancipation. Des acteurs improbables – qui parlent là où on ne les attendait pas – formulent des versions inattendues du réel, de leur réel, de Ça. Du moins telle était l'intention. Nous verrons dans quelle mesure elle a pu s'accomplir.



16. Citton, Yves. *L'avenir des humanités. Economie de la connaissance ou cultures de l'interprétation ?* La découverte, 2010, édition numérique.

Chapitre 2

VERS UNE MÉTHODE

Dans une organisation, on sait ce qu'on fait. Il y a un imaginaire, plus ou moins commun, qui inspire la raison d'être ensemble. Qui ne s'envole pas en fumée à la moindre occasion. Qui persiste, qui insiste, qui insuffle. Il s'exprime, on l'exprime. Il se révèle à travers des pratiques qui se présentent comme évidentes, naturelles, de bon sens. Et pour être sûr que ces pratiques ne flottent pas trop, dans une organisation, on les régule, on les organise, on les explicite. Elles s'instituent.

Nous étions bien dans une organisation. Dedans, encadrés, reliés, sous contrat. Alors, nos questions - qu'est-ce que je fous Là ? Et qui suis-je dans tout ça ? - elles étaient quand même un peu troublantes. On peut de demander à quoi sert l'organisation si ce genre de questions ne trouvent pas spontanément de réponse.

Pourtant, personne n'avait été surpris. Personne ! Comme s'il était dans l'ordre (!) des choses dans cette organisation de vivre avec ce qui arrive Çà et Là, sans jamais saisir une expérience pleinement évidente. « *C'est au feeling, je ne sais pas expliquer. Il faut le vivre. L'expliquer c'est plus difficile. Maintenant il faut le vivre pour comprendre.* »¹⁷. Quelque chose manquait. On pouvait s'arranger avec ces curieuses interrogations, mais le besoin se faisait sentir de les faire vivre dans un lieu commun, et de les éclairer. Ombre et lumière.

Dès lors, une question s'est progressivement insinuée, jusqu'à sa formulation. Une question qui pouvait aider à *faire le point*. Dépasser le flou. Pas pour figer le sens, mais pour mieux appréhender le multiple, le divers, le complexe. L'insaisissable. Pour y arriver, un groupe d'accompagnement s'est constitué.



17. J..., formateur

2.1. GENÈSE DE LA QUESTION DE RECHERCHE.....

Durant une année, en 2017-2018, nous nous étions organisés pour répondre à une première question : qu'est-ce que je fous là ? Nous, des employés (une vingtaine) et des bénéficiaires, des stagiaires (une quarantaine), et un animateur en éducation permanente. Nous avons parlé et raconté nos expériences sur notre présence, Là, lors de dix séances de trois heures. Nous ne cherchions pas des réponses univoques et identiques pour l'ensemble des participants, mais nous avons quand même été heureusement surpris de voir des lignes plus ou moins communes se dessiner.

Première ligne : Le sens des expériences racontées ne pouvait être pleinement offert en se focalisant uniquement sur le travail.

Les histoires débordaient du travail vers la vie. Les histoires – de vie – passaient dans le travail. Le travail était un moment de la vie. Tous, employés et stagiaires, disaient qu'il s'agissait avant tout d' « histoires de vie ».

Certes, les bénéficiaires venaient là pour tester un projet professionnel ou son esquisse que l'on s'efforçait d'ajuster en cours de route. Mais le cœur de ces histoires s'animait autour d'un désir de reconnaissance, mobile, voyageur ; rétif à un arrêt définitif sur un lieu, même empli de valorisations sociales comme le travail. Le collectif de travail cristallisait une reconnaissance possible. Mais, pour y entrer ou y rester, il fallait supporter l'inquiétude, voire la peur, l'angoisse. Tous les récits valorisaient les gestes et les mots de respect, de compréhension. Et aussi les blagues. Cet humour qui amène de la confiance.

Le projet, la projection de la vie dans un avenir imaginaire, débordait complètement de la perspective professionnelle. L'expérience dans l'institution était l'occasion de « croire dans une vie meilleure ». Le sens s'éprouvait en regard de ce qu'il permettait pour la vie. Cette expérience était racontée comme une « bulle d'espoir », ou un « marchepied d'espoir ». Comme dans un mur d'escalade, où on cherche d'autres accroches possibles au-delà de son appui actuel.

Deuxième ligne : Les acteurs des expériences racontées revêtaient des formes surprenantes.

Dans les récits, les acteurs classiques de l'organisation tels les « stagiaires », les « agents d'insertion » ou les « formateurs » existaient à côté de figures nouvelles et inattendues. Le « moi intérieur » devint un personnage en tant que tel, une instance motrice des histoires. « Ma belle étoile » apparut également comme personnage. Elle pouvait s'incarner dans une copine, un parent mais, intimement, elle désignait une aspiration.

Tout se passait comme si les fonctions ou les désignations trop statutaires des personnes ne suffisaient pas. Les « agents d'insertion », les « assistants de projets », les « coordinateurs » se virent transformés en personnage « Illusion ». Mais il fallait alors compenser par une « Réalité », un autre personnage plus « Réel », où la fragilité et les difficultés pouvaient s'exprimer.

Les personnages impliqués dans les histoires se renouvelaient comme des pousses nouvelles dans le paysage des expériences. À cela s'ajoutait qu'il fallait évidemment y inclure des figures extérieures à l'organisation : des « partenaires », des « parents », des « ressourcements extérieurs » aux images foisonnantes.

Troisième ligne : Les histoires rebondissaient dans des moments de complication, d'hésitation, de bifurcation de la vie quotidienne.

Il y avait certes les grands événements, les ruptures conjugales, les périodes de décrochage scolaire, les descentes aux enfers, le décès d'un parent.

Mais les récits insistaient sur des moments où les histoires peuvent changer de cours. Les personnes étaient comme suspendues à une transformation possible de ce qu'elles sont ou de ce qu'elles deviennent. Et si parfois il était possible d'éprouver d'emblée la valeur de ces moments, souvent elle n'apparaissait qu'après coup dans des moments de regard

intérieur : « J'aurais pas dû crier quand même ... »

En 2018-2019, nous nous sommes remis à l'ouvrage avec une question nouvelle. Voilà à quoi cela avait abouti de nous mettre sur ce genre de lignes : « qui suis-je dans tout ça ? »

Le « qui suis-je » avait été suffisamment bousculé, mais nos fonctions ou nos statuts ne pouvaient suffire à clarifier l'affaire. Nous souhaitions poursuivre une recherche car, dans une organisation, il n'est pas possible d'échapper à une mise en ordre de ce qui fonde les responsabilités de chacun. Une institution régule, organise, ritualise les pratiques et elle condamne les écarts, les anormalités.

Le « qui suis-je » dans l'organisation était une question à laquelle il fallait trouver des formes de réponses. Et cela se compliquait car ce « qui suis-je » était chamboulé par une extension du paysage – hors organisation – qui devenait l'espace où cette question pouvait

prendre sens. Qui suis-je dans l'organisation, certes, mais quand le sens de l'agir prenait sa consistance dans la vie au-delà du travail, quelle était alors ma responsabilité ?

Nous avons mis en place vingt-quatre séances de travail de trois heures, en groupes mixtes (les employés et les stagiaires). Nous avons continué à raconter des histoires qui ont finalement épaissi les lignes qui s'étaient dessinées l'année précédente. Les personnages hésitaient et s'interrogeaient sur les suites à donner à leur agir, sur les normes de conduite à adopter, sur leurs responsabilités. Les histoires étaient régulièrement suspendues à ces incertitudes ¹⁸.

Ce n'étaient pas des réponses en tant que telles qui étaient finalement amenées, mais plutôt le paysage d'une question. Nous étions sans doute prêts à formuler une question de recherche suffisamment complexe par rapport à notre situation.

2.2. FORMULATION DE LA QUESTION DE RECHERCHE.

En 2020, nous avons constitué un groupe d'accompagnement de la suite de la démarche de recherche. Nous étions huit (3 employés d'Article 23, 3 bénéficiaires, 2 animateurs en éducation permanente du Centre Franco Basaglia).

Ce groupe a formulé la question de recherche, il a développé l'outil d'enquête, l'a mis en œuvre auprès des employés et bénéficiaires d'Article 23, et a réalisé l'analyse des résultats.

Notre question de recherche s'est formulée ainsi :

Quelles méthodes permettent à notre organisation (Article 23) de mettre en construction ce qui fait la valeur d'un personnage évoluant dans plusieurs mondes ?

Cette question ponctuait le temps, comme si elle reprenait le passé dans une synthèse : il y avait une recherche de cet ordre-là dans les histoires que nous avons racontées les années précédentes. Et en même temps, des énigmes étaient plus explicitement déposées par les notions de « monde », de « valeur d'un personnage » et de « méthode pour construire ».

Nous synthétisons ici ce qui a pu se dire sur ces notions et quelques assises théoriques.



18. Récits en annexe 1

2.3 LA NOTION DE « MONDE »

Les personnes vivaient dans plusieurs mondes. Elles hésitaient, elles n'étaient pas assurées de leurs comportements ou de leurs pensées. Ce qui était juste, ou bon, ou normal, ou compréhensible dans un monde ne l'était pas nécessairement dans un autre. Nous avons choisi de reprendre cette notion de « monde » parce que les récits de nos expériences semblaient y faire appel.

Nous avons tourné autour d'une définition d'un monde. Les Mondes dont nous parlons ici sont des modes de compréhension unificateurs grâce à un principe englobant¹⁹. Le principe englobant permet de considérer les activités en situation.

Nous cherchions à comprendre notre présence en référence à des « milieux », des « environnements », déjà depuis les premières formulations de nos questions (qu'est-ce que je fous là, qui suis-je dans tout ça). Maintenant, nous nous demandions plus explicitement ce qui fait tenir ensemble un milieu avec des personnes, des objets, des pratiques ; un ensemble d'allure peut-être un peu disparate. Des prémices de formulations avaient émergé les années précédentes : « je fais de l'insertion professionnelle », ou « j'aide les personnes à avancer dans leur projet de vie », ce qui ouvre à une compréhension différente d'un monde.

Nous avons manifestement matière à enquête. Une partie des questions s'est cristallisée autour de ce « principe » qui permet de comprendre globalement tel monde. Nous nous sommes dit que « principe » pouvait être entendu dans deux sens au moins. Le principe pouvait être considéré plutôt comme une « fin » ou plutôt comme une « norme ».

Si le principe est plutôt une fin, le monde, ses activités, ses personnages sont évalués, estimés, appréciés en regard des fins.

La fin est « *ce pourquoi quelque chose existe ou se fait : but, intention, sens dans lesquels une tendance est dirigée* »²⁰. Quand certains disaient « je fais de l'insertion socioprofessionnelle », ils posaient l'insertion socioprofessionnelle comme la fin. Le monde dans lequel ils évoluaient prenait son sens dans l'insertion socioprofessionnelle. Quand il s'agira d'évaluer ce qui se passe dans ce monde, ce qu'y font les participants, les actions, les méthodes, on se focalisera sur les effets en termes d'insertion. Certains effets auront plus de valeur car ils rapprochent des fins de ce monde²¹. Plonger les personnes dans une situation réelle de travail, c'est bien parce que cela a pour effet de les faire avancer vers une insertion socioprofessionnelle. Les placer directement en entreprise, c'est peut-être encore mieux parce que cela les rapproche encore plus d'une insertion socioprofessionnelle.

La fin fait ainsi voyager. Voyage dans le réel, puisque les personnages et les situations se transforment pour atteindre le but recherché. Mais au préalable, le voyage s'est réalisé mentalement pour imaginer la fin et des étapes, des moyens, des circonstances pour y parvenir. « *Toute action finaliste suppose le survol du temps aussi bien que de l'espace.* »²² Pour réaliser un débarquement sur la lune, les techniciens se portent d'abord en pensée vers ce moment particulier (1er voyage mental), puis ils dégagent ce que la fin implique comme moyens et l'enchaînement de ces moyens (2e voyage mental), pour enfin accomplir le voyage réel... qui lors des incidents de parcours forcera à réimaginer (nouveau voyage mental) un réagencement des moyens.

Par ailleurs, nous pouvions aussi envisager le principe comme une norme.

19. Définition qui renvoie à celle du philosophe Jean Ladrière auteur de l'article Monde dans l'Encyclopédie Universalis.

20. Lalande, André. *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*. P.U.F., 1993.

21. « Le concept de fin désigne l'effet, ou l'ensemble d'effets, qui doivent justifier l'agir, c'est-à-dire seulement une fraction de la totalité de ces effets. », N. Luhmann, cité par Joas, Hans. *La créativité de l'agir*. Les éditions du Cerf, 1999, p. 163.

22. Ruyer, Raymond. *Finalité*, in Encyclopédie Universalis.

Le principe d'une norme²³ est de prescrire les conduites que les personnes doivent honorer. Les sujets s'honorent grâce à la répétition de ces conduites modèles. S'il ne se conforme pas au modèle, l'individu – anormal – devra corriger ses conduites. La norme a ainsi un double versant : elle invite à répéter des conduites (une forme de contrôle) en tant que ces conduites sont reconnues comme honorables (une forme positive de qualification de soi). « (...) *la norme porte avec soi à la fois un principe de qualification et un principe de correction. La norme n'a pas pour fonction d'exclure, de rejeter. Elle est au contraire toujours liée à une technique positive d'intervention et de transformation, à une sorte de projet normatif.* »²⁵

Notre organisation était-elle un lieu dédié au développement de conduites spécifiques pour des publics spécifiques ? Ou promouvait-elle plutôt « des modes de vie » qui concerneraient la population dans son ensemble ? On passerait alors d'une norme plutôt « disciplinaire » comme l'usine qui prescrit les gestes que l'ouvrier doit accomplir ou l'hôpital qui prescrit les actes et les procédures des soignants à une norme plutôt « biopolitique » pour reprendre les termes de Michel Foucault. La biopolitique incite la population dans son ensemble, plus uniquement celle de lieux dédiés, à adopter des modes de vie préalablement repérés comme normaux dans la population. Par exemple parce qu'on a constaté qu'il est, probablement indicateur d'une bonne santé. Cette norme est « bio-politique » car elle gouverne (= politique) les modes de vie qui honorent une construction – normale – de soi (=une biographie). Il y avait matière à enquête dans ces manières de comprendre la norme, puisque nous cherchions les méthodes pour construire ce qui fait la valeur d'un personnage.

Les chercheurs et théoriciens Luc Boltanski et Laurent Thévenot avaient déjà entrepris des recherches analogues²⁵. Ces savants ont développé des outils de critique sociale en s'appuyant sur la notion de monde. Pour eux, un monde rassemble des êtres capables de se justifier ou d'être justifiés en référence à un principe supérieur. Ils insistent sur la justification. Les mondes permettent de justifier la raison d'être ou la « grandeur » des êtres. Ces êtres peuvent être des personnes, mais aussi des objets ou des codes. Le principe supérieur est une norme qui permet d'apprécier la grandeur des êtres d'un monde.

Avec la norme, nous découvrons un champ de recherche tout différent de celui ouvert par les fins. La fin organise un monde d'enchaînements temporels de moyens pour atteindre un but valorisé. Les conduites, comme d'ailleurs les objets ou d'autres moyens d'un monde, sont appréciées en fonction de leurs conséquences pour atteindre le but.

La norme se focalise sur les conduites et les modes de vie, ou plus largement les situations, les objets, les techniques, l'organisation spatiale qui permettent l'accomplissement de ces conduites et ces modes de vie. La norme reproduit un monde. Elle ne questionne pas ses fins. Elle ne projette pas les situations.

Les récits de la série « qui suis-je dans tout ça ? » poussaient l'intrigue un pas plus loin puisqu'ils faisaient plus clairement encore apparaître que les personnages circulaient dans plusieurs mondes. Le monde du travail dans une prison, le monde des soirées rock, le monde d'un couple, un inter-monde sur un parking d'autoroute²⁶. Et, en passant d'un monde à l'autre, un personnage emporte avec lui, dans son intimité, une partie des autres mondes. Que fait alors cette personne qui vit avec différents principes ? Et surtout, puisque nous voulions parler des méthodes de

23. Voir notamment, Croufer, Olivier. *Ecrire avec les troubles et la souffrance*. Centre Franco Basaglia, 2019, p.27.

24. Canguilhem G.. *Le normal et le pathologique*, Paris, 1979, pp. 169-222 (en particulier p. 177, pour la référence à la norme comme « concept polémique »), cité dans Foucault Michel, *Les Anormaux. Cours au Collège de France 1974 -1975*, Paris, Gallimard, coll. Hautes Études, p.46. Pour une présentation du concept de norme selon Foucault, voir Absil, Marie. Normes. Centre Franco Basaglia, 2012, téléchargeable sur psychiatries.be

25. Boltanski, Luc, Thevenot, Laurent. *De la justification. Les économies de la grandeur*. Paris, Gallimard, 1991. Pour un synthèse sur les mondes, on pourra consulter : Jacquemain, Marc. *Les cités et les mondes : le modèle de la justification chez Boltanski et Thévenot*. Ulg, Département des sciences sociales, 2001. Téléchargeable sur internet.

26. Dans les récits écrits ensemble, cfr annexe 1s.

l'organisation, que fait-elle de cette situation ?
Elle laisse la personne se débrouiller, seule ?
Elle organise une « méthode » pour ».
Pour quoi, en fait ?

2.4 LA NOTION DE « VALEUR » (D'UN PERSONNAGE)

Nous avons hésité sur la notion de « valeur d'un personnage ». Sur le terme « valeur », déjà. Nous aurions pu prendre « grandeur d'un personnage » ou « richesse d'un personnage ». Nous aurions aimé désigner ce qui valorise. Nous avons bien perçu dès les récits d'expérience de « qu'est-ce que je fous là » que la reconnaissance était un thème déterminant.

Il n'était pas facile de démêler les formes de reconnaissance qui s'exprimaient dans ces récits. Il semblait qu'une reconnaissance était plus spécifique à ce qui se passait dans les situations de travail, dans les groupes, dans l'organisation de l'institution. Elle offrait une estime sociale, une reconnaissance grâce à la participation à une organisation sociale. Et, en même temps, une autre sorte de reconnaissance semblait se déployer,

une reconnaissance dans l'accomplissement d'un parcours de vie, avec ses embûches et les efforts à fournir. Cette reconnaissance demandait des gestes plus singularisants, plus spécifiques à une vie, à telle vie. Notre organisation développait ces deux formes de reconnaissance. Qu'est-ce que cette recherche voulait approfondir ? Quelles étaient alors les « méthodes » de l'institution dans ces changements de registre de reconnaissance ?

Il ne nous avait pas échappé que ces sauts de registre s'effectuaient aussi sur le plan des principes de reconnaissance. Selon que la reconnaissance s'effectuait par les fins ou les normes, les personnages ne seraient pas reconnus de la même façon. La valeur s'exprime en rapport avec le principe d'un monde.

2.5 LA NOTION DE « PERSONNAGE »

Nous avons souhaité envisager notre enquête en regard de « personnages ». Ne s'agissait-il pas plutôt de « personnes » qui étaient impliquées dans notre organisation ? Si, bien sûr. Alors, pourquoi maintenir cette notion de « personnage » ? Qu'est-ce que « personnage » ouvrait de différent pour notre recherche, plutôt que « personnes » ?

Un personnage est une figure d'une histoire. Il vit dans cette histoire, dans le monde de cette histoire. Mais le personnage ajoutait une dimension supplémentaire : il est une fiction de ce monde. Le personnage appartient à une fiction, un univers créé. Cette fiction peut être une « histoire vraie », comme on dit, ou « une histoire inspirée de faits réels », mais elle reste néanmoins une (re)construction. La notion de personnage ouvrait à une

recherche sur la relativité des points de vue qui s'exprimeraient à son égard et la relativité des mondes dans lesquels il pourrait vivre.

Le processus de « narration » ouvrait à toute une série de questions pour notre recherche. Les « méthodes qui construisent la valeur d'un personnage » sont des perspectives. Qui est le narrateur : y a-t-il des circonstances où le narrateur est le personnage lui-même (il raconte son histoire, de son point de vue), et y a-t-il d'autres circonstances où un narrateur raconte l'histoire des personnages ? Qu'est-ce que le passage de l'une à l'autre de ces perspectives permettait ? Nous pouvions aussi nous poser des questions du point de vue des destinataires de ces narrations. Une histoire ne décrit jamais totalement le personnage, sous tous ses angles et relations. Il existe

toujours une « incomplétude romanesque », des « blancs » que l'auditeur ou le lecteur vont compléter. Cela nous faisait tout un champ de recherche supplémentaire : comment ceux qui écoutaient les histoires complétaient

les « personnages », se construisaient une perspective sur les personnages dans une histoire et un monde qu'ils ne pouvaient pas complètement réinventer ?

2.6 LA NOTION DE « MÉTHODES POUR CONSTRUIRE ».....

Dans ce contexte, « méthodes pour construire... » était un grand vrac. À ce stade, cela n'avait rien de dérangeant. Cela ouvrait amplement la question de recherche. Et presque paradoxalement, on pouvait dire que le vrac éparpillé par le groupe d'accompagnement à l'entame de l'enquête était tellement disparate qu'il avait un pouvoir troublant, propre à rendre compte des mondes troublants dont il semblait s'agir.

Les « méthodes pour construire » pouvaient aussi bien être :

- Des outils d'enregistrement ou de production de discours : des documents, des fiches, des notes, des traces écrites...
- Des moyens mis en œuvre sans qu'à ce stade soient arrivées des précisions supplémentaires
- Des manières...., terme qui enveloppait des manières de faire, des manières d'être, des manières d'être en relation. Certains parlaient de comportements ou d'attitudes. D'autres allaient plus loin dans la spécification : une sagesse.

- Des manières d'être..., cette fois plutôt envisagées sur le plan relationnel : des ouvertures, des façons d'aller vers les autres, des échanges, des discussions, des relations interpersonnelles.
- Des contextes présentés sous le jour de collectifs de personnes : des ateliers, des groupes, des entretiens
- Et pour ajouter une couche, il avait été aussi question de méthodes formelles versus informelles, par exemple dans les relations.

Le groupe d'accompagnement n'a pas souhaité restreindre, focaliser, hiérarchiser les éléments recherchés. Nous avons décidé d'y aller les bras ouverts.



2.7. ORGANISATION DU RECUEIL D'INFORMATION ET DE L'ANALYSE.

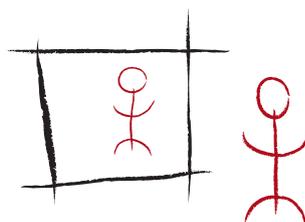
Une fois la question de recherche définie, le groupe d'accompagnement a choisi sa méthode de récolte des informations. Celle-ci s'est déroulée en deux étapes. Nous avons d'abord effectué des observations dans des situations de l'organisation. Ces observations ont permis de construire une petite histoire qui débutait un entretien ultérieur ouvert avec des personnes impliquées dans l'organisation.

Les observations ont été effectuées par des binômes dont les membres appartenaient au groupe d'accompagnement. Nous avons préalablement construit une grille d'observation en lien avec la question de recherche (annexe 2). Douze séances d'observation ont été réalisées, lors d'ateliers (4 observations), d'entretiens (4 observations) et de réunions (4 observations).

Ensuite, des entretiens ont été menés auprès de personnes qui avaient participé aux scènes observées. Ces entretiens ont été menés

par les mêmes binômes selon un guide que nous avons construit ensemble dans le groupe d'accompagnement (annexe 3). Les interlocuteurs étaient pour moitié des « stagiaires » et pour moitié des « employés », pour moitié des « hommes » et pour moitié des « femmes ». Les entretiens ont été enregistrés puis retranscrits. Au final, en raison de problèmes pratiques, dix entretiens ont pu être pleinement exploités.

Les enregistrements et retranscriptions écrites ont été écoutés par le groupe d'enquête qui en a ensuite développé les traits saillants pour tenter de répondre à la question de recherche. Ces résultats sont présentés au chapitre suivant.



Chapitre 3

RÉSULTATS

Les éléments qui sont présentés dans cette partie ont été formulés à la suite de plusieurs séances d'écoute collective, par le groupe d'accompagnement, des enregistrements des entretiens d'enquête. La méthode de ces séances a été construite à partir d'une retranscription préalable, structurée à la lumière des différents éléments de la question de recherche (mondes, personnages, valeur d'un personnage, méthodes, construction).

Les constats et hypothèses repris ici, qui sont apparus au cours de ces séances, ont été ensuite discutés une première fois dans le groupe. Cette discussion constitue la base de la discussion que nous présenterons dans la dernière partie.

3.1 CONSTRUCTION

L'aspect de construction apparaît peu dans ce qui est rapporté dans les entretiens. On attendait peut-être des méthodes, des outils, des procédures, des dispositifs, et on ne voit pas grand-chose de tout ça. Partant de ce constat factuel, il nous importe de faire varier la manière de désigner ce peu, de lui donner sens dans notre recherche.

Nous pouvons choisir de dire que la construction est faible. « *Vraiment sur chantier c'est plus du feeling avec les stagiaires qu'autre chose* »²⁷. « *C'est toujours une façon de communiquer* »²⁸. Les acteurs n'ont pas fait apparaître des cadres de référence et des méthodes d'emblée explicites et partagés. Cette formulation induit l'idée d'un déficit, d'un défaut de quelque chose qui demanderait à être complété, amélioré, clarifié.

Nous pourrions alors dire que chacun est *livré à soi-même*. Mais nous pourrions aussi l'envisager comme une incomplétude précieuse et assumée, qui laisse la place à la singularité, qui dessine un contexte sans cesse en mouvement, en recomposition. « *Le cadre ? Il est inexistant, très ouvert, modulable* »²⁹. « *Je ne vais pas dire qu'on fait du cas par cas, on a des règles générales, mais quand même un peu.* »²⁸

Nous pourrions dire que la construction existe bel et bien, qu'il faut bien qu'il y en ait une, mais qu'elle n'est pas visible. Nous pourrions aller jusqu'à dire qu'elle n'est pas accessible aux personnes que nous avons rencontrées, pas visible pour toutes. Qu'elle n'est donc pas partagée. Nous pourrions être alors amenées à nous demander si la construction de ce qui fait la valeur est confiée, ou dissimulée. Accaparée, peut-être ?

27. J..., formateur

28. N..., formateur

29. E..., job coach

Nous pouvons aussi dire que la construction est informelle, implicite. Qu'elle résulte de l'agencement des relations entre celles et ceux qui sont *Là* à tel moment. Et que c'est là une caractéristique des méthodes. Il y aurait là une piste à préciser, d'autant plus que, dans le vrac qui, au préalable, cumulait ce qui pourrait être entendu par « méthode », nous

avons mis des manières d'être en relation, des attitudes, toutes sortes de manières.

3.2. CLIVAGES

Des clivages apparaissent dans la manière d'appréhender les différents éléments de la question de recherche. Ces clivages sont portés par des visions différentes de l'Expérience Article 23, mais ça ne pose pas de problème, semble-t-il. On peut voir là une conséquence du point précédent. Dans une organisation où le cadre qui détermine ce qui a de la valeur est ressenti comme peu construit, peu présent, chacune se construit ses propres références.

Nous aurions pu nous attendre à ce que ces clivages s'organisent selon la distinction entre stagiaires et employés. Il n'en est rien. On trouve, dans chacun des groupes et entre eux, des divergences et des convergences. Ce n'est pas, semble-t-il, le statut dans l'organisation qui détermine le vécu de l'expérience. On peut se demander si un autre critère intervient, ou si c'est la singularité de chaque parcours de vie qui s'exprime.

3.3 NORME ET FINALITÉ

Le principe qui ouvre à une compréhension du monde et offre de la valeur aux personnages pouvait être une norme ou une fin. Du côté des fins, c'est le flou. Les fins sont peu apparentes, sauf exception. Il y a bien quelque chose qui pourrait se passer là-bas, au loin, mais ce lointain est souvent imprécis, ou flou, presque surréaliste. Surtout, le voyage mental et réel pour y arriver n'est pas dessiné au trait fin et réaliste. La fin n'organise pas des étapes et moyens dans un monde, mais semble être déposée au sein d'un outre-monde plus imaginaire qu'actuel. « *Il a dit qu'il aimerait bien être un fantôme. Un fantôme dans ta vie d'après* »³⁰. « *J'espère que le job coach va me trouver un emploi.* »³¹ « *Pauline va m'aider. Elle va venir chez moi au mois de septembre. Mais je ne peux travailler que trois mois par an à la Vierge noire* »³² « *On contacte l'employeur. On lui demande si oui*

ou non, est-ce qu'il cherche quelqu'un. Si c'est oui, on prend rendez-vous pour aller le voir et discuter avec lui pour savoir si oui ou non, il serait intéressé par me prendre. Et si ce n'est pas le cas, ben, on recommence les démarches en cherchant quelqu'un d'autre. Et on fait ainsi de suite »³². Les fins alentour de l'emploi ne semblent pas appartenir au monde dans lequel on est maintenant. Quant au lieu de l'emploi, on évoque « une place », la fin est précipitée dans un outre-monde encore plus flou. « *Je pense que les mondes, que ce soit ici ou dans d'autres, sont plus ou moins pareils. Où tout le monde doit courir sans temps mort. Et qu'il y a plusieurs versions de nous-mêmes qui agissent de façon plus ou moins différente. Il y a des versions de moi qui sont vraiment motivées à trouver leur place et d'autres versions où elles sont un peu moins courageuses et abandonnent plus*

30. P..., formateur

31. Em... Stagiaire

32. Et..., stagiaire

facilement. »³³ On court, sans fin. Pour aller où ? Plus loin, par exemple : « *Il nous forme pour savoir plus faire quelque chose si on va plus loin* »³³.

On peut penser que l'intervention des agents d'insertion³⁴ permet plus de faire exister les finalités. Ça semble logique. Cette intervention semblait peu présente dans les entretiens, sauf, effectivement, quand apparaissent les exceptions qui sont évoquées dans le paragraphe précédent. Lors de la discussion, la place des principes en termes de finalités a occupé une bonne part des discussions du groupe d'accompagnement, dans lequel les agents d'insertion étaient présentes. Il faut d'ailleurs relever que ce sont ces personnes qui portent la demande de départ de la recherche.

Par contre, les normes sont puissamment prescrites. La récurrence, dans les entretiens, des phrases commençant par « il faut » est frappante. En somme, les principes des mondes vécus à Article 23 ne projettent pas dans le futur. Les personnages, les actions, les paroles prennent de la valeur bien plus

dans le moment présent. Les normes sont des conduites à honorer aujourd'hui. De nombreux entretiens font référence à des attitudes, des manières d'être, qui s'imposent. « *Il faut «se battre vraiment» [...] le travail en équipe est primordial ! Il faut que cela soit gai !* »³⁵ « *Être soi-même* »³⁶. « *T'ouvrir à toi-même* »³⁷. « *On reste debout toute la journée, même qu'on n'a pas grand-chose à faire on reste debout. Mais c'est bien aussi car chez moi je suis tout le temps couché sinon sur le canapé* »³⁸. « *On doit toujours communiquer et avoir besoin de l'apport de tout le monde là-dessus* »³⁹

Pour que ces attitudes prescrites soient vraiment des normes, elles doivent tenir ensemble et devenir suffisamment cohérentes pour éclairer un monde. Une norme a une dimension collective, elle est le principe d'un commun. Il reste à se demander si les entretiens révèlent effectivement une ou plusieurs normes communes.

3.4 DEUX TYPES DE NORME.

On relève l'expression de deux types de norme tout aussi puissante l'une que l'autre. Chacune permet d'accorder de la valeur à des personnages, des paroles et des actions, mais peut-être dans des circonstances différentes, à des moments différents de l'expérience individuelle, et pour des personnes différentes.

Il y a une norme qui porte sur la production. Elle valorise le travail bien fait. « *Il faut être bon, il faut savoir faire les choses.* »⁴⁰

L'écart à la norme peut entraîner une « *peur de se tromper* ». Certains ressentent « *la pression de la vitesse* ». Et si des marges d'erreur font partie d'une culture de l'apprentissage, il n'en reste pas moins que les erreurs doivent faire l'objet d'un processus de correction « *On est des apprentis. On n'est pas des ouvriers qualifiés, on est des apprentis. C'est pour cela que quand on fait une erreur, on recommence. On fait encore une erreur, on recommence.* »⁴¹

33. F..., stagiaire

34. Une fonction de celle de Job coach ou de formateur. Elles accompagnent la démarche globale de projet des bénéficiaires

35. A..., job coach

36. E..., Job coach

37. Em..., stagiaire

38. F..., stagiaire

39. N..., formateur

40. F..., stagiaire

41. S..., stagiaire

Plusieurs éléments font tenir cette norme qui invite à prendre place dans la production. Cette place se prend notamment par les compétences acquises progressivement. Il faut être bon à faire des choses. « *La place d'encadrant est de quelqu'un qui transmet son savoir* » et le stagiaire s'efforce de « *découvrir des compétences qu'on ne se connaissait pas.* »³⁹ Les relations s'organisent pour mieux produire. Des statuts prennent forme. On interpelle le « *patron* » ou le « *chef* », bien que la plupart du temps, on s'appelle par le prénom. Mais il y a quand même « *des plus gradés* ». « *Il y a une autorité et il y a ceux qui, entre guillemets, subissent l'autorité.* »⁴² « *Le stagiaire applique. C'est purement professionnel, on applique ce que les formateurs nous disent de faire.* »⁴³ Et en même temps, tout un monde d'égaux et de compagnonnage est encouragé. « *C'est un monde de collaboration, c'est ça qui est assez chouette, c'est un monde où on ne travaille presque jamais tout seul. On a toujours besoin de plein de maillons de la chaîne.* »⁴⁶ « *Quand quelqu'un a besoin d'aide, pas regarder comment il fait, non, tu t'assieds avec lui, tu dis voilà, tu as besoin d'aide, explique-moi comment je peux t'aider.* »⁴⁴ Des réunions, des briefings organisent la distribution des tâches. À cela s'ajoutent quelques règles explicites et répétées car essentielles à la production, des règles d'hygiène quand on travaille dans l'horeca, des règles de sécurité dans le bâtiment.

Dans ce monde, la valeur éprouvée par le personnage est une estime de soi quant au sentiment d'avoir bien fait son travail. « *Quand mon travail n'est pas bien fait, le jour même je suis déçue de mon travail. Et si un travail n'a pas été bien fait par moi, je vais rester déçue toute la semaine comme ça* »⁴⁹

À côté de la production, il existe une autre norme. Elle invite à des manières d'être authentique : être soi, être soi dans son rapport à soi, dans son rapport aux autres. Appelons cela une norme d'authenticité. « *Ça sert à t'ouvrir toi-même. Ça m'a permis de m'ouvrir un peu plus et d'avoir plus confiance en moi.* »⁴⁵ Le mouvement d'ouverture à soi et aux autres est souvent conjoint. « *Au début je ne parlais pas aux clients* »⁵⁰. Et si le contexte de travail est présent, il est aussi rapidement débordé quand la norme est d'encourager la découverte de ce qui motive, les envies, de permettre « *d'être qui il est. C'est vraiment en étant la personne, en amenant ce qu'elle veut.* »⁴⁶ Ce qui est concerné n'est plus simplement le travail, la norme s'adresse à la vie. « *On est là pour lui dire quel serait ton objectif de vie et comment on peut y aller ensemble* »⁵¹. Il s'agit désormais du « *projet de vie* » et de la personne en tant que telle. « *On fait parler la personne parce qu'on accompagne la personne et on n'est pas là pour décider à sa place ou faire les choses à sa place.* »⁵¹ Les dispositifs d'authenticité sont ceux qui permettent la parole. Il peut s'agir d'entretiens prévus, « *ce n'est pas une évaluation, c'est une rencontre.* »⁴⁶ Le plus souvent, ces moments sont informels. Ils peuvent prendre la forme d'un café que l'on boit ensemble en se demandant comment ça va. La norme s'exprime aussi dans des mots d'ordre répétés par-ci par-là, « *il faut garder le respect devant tout le monde* »⁴⁹, « *simplement en employant la parole et en respectant celle des autres.* »⁵³ L'authenticité encourage les uns les autres à avancer, chacun de son côté, en s'efforçant de respecter là où chacun semble vouloir aller. « *Ça m'a aidé à avancer, à reprendre confiance en moi, surtout ça. Et je vois qu'il y a autre chose que le passé. Je vois que je peux avancer.* »⁴⁴

42. J..., formateur

43. M..., stagiaire

44. S..., stagiaire

45. E..., stagiaire

46. A..., job coach

47. Et..., stagiaire

48. A..., stagiaire

49. S, stagiaire

50. Em, stagiaire

51. S, stagiaire

3.5. ÉCART À LA NORME.

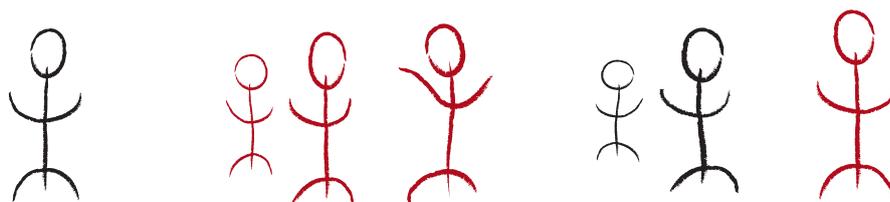
Ces deux normes, pourtant puissantes, structurant les relations et présentes au quotidien, laissent pourtant place à de la contradiction. D'une part, elles peuvent être contradictoires l'une avec l'autre. L'une peut dicter un résultat à atteindre, une productivité, une soumission à des horaires, quand l'autre incitera à prendre de la distance avec ces contraintes dans des moments difficiles, au nom de la nécessité *d'être en accord avec soi-même*. L'une instituera la valeur du travail d'équipe, là où l'autre suggérera de se mettre en retrait quand c'est nécessaire.

Mais la pratique supporte aussi - voire favorise, la prise de distance, à l'intérieur de la même norme. « *Il faut se dépasser, aller jusqu'au bout* »⁴⁷, mais il faut aussi s'arrêter pour « *dire ses difficultés* »⁴⁸, et « *ce n'est pas grave s'il faut recommencer demain* »⁴⁹. L'expérience Article 23 serait celle d'un écart à la norme. C'est peut-être là le cœur de cette expérience.

3.6. LES AUTRES MONDES.

À l'issue des entretiens individuels, l'impression du groupe d'accompagnement était que ces mondes avaient peu été évoqués. À l'écoute, ils existent, finalement, assez fort. Et à l'analyse, ils semblent s'exprimer comme un relâchement des normes, ce qui vient souligner encore la valeur de l'écart à la norme. À l'intérieur même d'Article 23, des îlots sont identifiés, où les normes sont explicitement suspendues. « *Il y a eu le voyage au lac de l'Eau d'Heure [...] Avec L... On se promenait. On avait bien bon. On mangeait bien. On avait un petit déjeuner le matin. On était gâté. Là, il y avait une belle*

ambiance. Et là je sentais ma place. »⁵⁰ « *Je sais qu'avec M de temps en temps, on va boire une tasse de café. On discute et ça aussi ça fait du bien. (...) Oui, de temps en temps on est à deux, de temps en temps on est en groupe. Et de temps en temps on va tout seul. C'est chouette.* »⁵¹



Chapitre 4

DISCUSSION

Quelles méthodes permettent à notre organisation (à Article 23) de mettre en construction ce qui fait la valeur d'un personnage évoluant dans plusieurs mondes ? Nous souhaitons des réponses qui se donnent comme des versions de l'expérience. Elles devraient arriver maintenant, à la suite

d'un parcours de reconnaissance passant par des détours et des récits de manière à énoncer cette expérience avec suffisamment de réel. Autrement dit, nous souhaitons provisoirement aboutir à des formes de savoirs expérientiels.

4.1 DES MONDES

Dès le départ, notre recherche, à chacune de ses étapes, a fait apparaître des éléments de justification des gestes, des paroles, des manières de faire qui semblaient faire référence à des ensembles différents. Cela nous a toujours paru bienfaisant. Heureusement que tout le monde ne vit pas toujours dans le même monde ! La question de recherche a ainsi inclus comme une évidence de départ que « les personnages évoluent dans plusieurs mondes ».

Ce qui était peut-être moins attendu est qu'à l'intérieur de l'organisation, au sein même d'Article 23, les personnages semblaient se référer à plusieurs mondes. Nous avons défini les mondes par les principes qui permettent de comprendre et justifier le sens de ce qui s'y accomplit. Et manifestement, à Article 23, les personnages peuvent se référer à deux principes, deux manières de donner sens à un monde. Ces principes sont des normes, c'est-à-dire des invitations plus ou moins fermes à honorer des conduites.

Pour une part, les personnages sont invités à prendre place dans la production. On valorisera les compétences qui permettent aux personnages d'être productifs, mais

également les dispositifs qui organisent le travail en commun (réunions de distribution des tâches, débriefings, règles de travail, etc.). Au-delà du cadre de la production strictement dite, cette norme valorise un sérieux, une constance, une rigueur dans les actions.

En parallèle à cette norme de production, il en existe une autre qui justifie le monde autrement. Il faut être authentique. Être soi, être soi dans sa relation aux autres, être soi dans son travail et plus globalement dans la vie.

On peut donc penser que les personnages vivent dans deux mondes en parallèle, parfois en même temps, parfois à des moments différents, mais le passage dans l'un et l'autre monde semble inévitable. Dans le réel, les mondes que nous avons tenté de distinguer conceptuellement, sont imbriqués, voire racrapotés l'un dans l'autre. Vu que les normes ne valorisent pas les mêmes attitudes dans un monde et dans l'autre, les personnages peuvent s'honorer de conduites complémentaires pour prendre place dans la production tout en étant authentiquement soi. Mais cela peut aussi donner lieu à des tensions... fécondes, ou compliquées,

ou tragiques. Mais enfin, disons que des tensions tragiques ne sont pas apparues dans les entretiens. Les personnages sont invités à composer avec les deux normes. Le rappel des normes par des « il faut » à foison dans les entretiens est un signe de cette exigence de composition. Il y a des moments particuliers pour aménager cette coexistence de normes comme des rencontres, individuelles ou collectives, formelles ou informelles, pour parler d'être dans la production et d'être soi.

Que ces mondes existent ne faisait aucun doute. Qu'un « équilibre » puisse exister entre des normes de production et d'authenticité apparaissait plutôt comme un souhait. Mais par-delà Article 23, comment cet enchevêtrement peut-il se vivre ? Nous nous disions que les personnes avaient fait l'expérience d'un agencement possible. Peut-être même qu'elles avaient « incorporé » cet équilibrage et qu'il devenait constitutif d'un désir. On allait alors chercher de nouvelles expériences qui permettraient de l'accomplir. Mais nous nous sommes dit aussi que nous pouvions nous retrouver dans un « no-man's-land » où il ne serait plus possible de faire jouer ensemble une norme de production et d'authenticité. Soit l'une, soit l'autre. Ou plutôt, l'une et l'autre irréconciliables au point d'en souffrir.

On pourrait aussi réinterpréter l'authenticité pour réduire la tension. Non plus déployer les vicissitudes de soi, mais un principe plus tranché : être en bonne santé. Nous aurions alors un nouveau couple plus compatible : norme de production et norme de santé. L'une et l'autre sont différentes. Ne fut-ce que parce que la norme de production est ce que Michel Foucault appelle une « norme disciplinaire » : elle est spécifique à des lieux dédiés (une usine, un hôpital, un atelier...) et prescrit dès lors des conduites spécifiques à ces lieux. Tandis que la santé est une « norme biopolitique » qui n'a que faire de la spécificité des lieux et des conduites et passe partout où elle peut : elle invite la population dans son ensemble à adopter des modes de vie, c'est-à-dire un éventail de conduites qui statistiquement, probablement, devraient mener à une vie normale, en l'occurrence en bonne santé.

Les normes biopolitiques sont paradoxalement libérales. Elles invitent à adopter les conduites d'un homme normal (volet prescriptif) tout en invitant à exercer une liberté dans les conduites à adopter (volet libéral). La norme d'authenticité est, comme la santé, une norme biopolitique. Elle est une invitation à faire sa vie mais en élargissant de façon infinie l'éventail possible des conduites à honorer : de manière à être soi et non plus uniquement en bonne santé. En élargissant le spectre de la liberté, elle élargit les incertitudes qui vont peser dans les angoisses de l'existence, mais elle ouvre aussi des tensions et des écarts qui permettent de vivre dans des dispositifs disciplinaires tels ceux qui valorisent des normes de production.

Il devenait possible de déplier davantage ce savoir expérientiel issu de l'expérience à Article 23. Peut-être était-ce déjà suffisant. Et en même temps, nous sentions l'insuffisance. Car nous savions que la vie, la « construction de la valeur d'un personnage », se poursuivrait au-delà d'Article 23, dans d'autres mondes et avec davantage de normes. L'interrogation avait pris de l'amplitude quand il est apparu que l'organisation n'était pas vraiment un monde éclairé par des fins explicites et partagées. Ce constat était d'ailleurs une surprise. Ce genre d'organisation est missionnée par des agréments et contrats de subvention de toutes sortes. On aurait pu s'attendre à ce qu'Article 23 se présente comme un monde dont la fin est la mise à l'emploi ou l'accès à une formation. Certains des entretiens font apparaître cette finalité et celle-ci oriente la structuration d'un monde : Article 23 permet de gravir des marches. Mais ces cas singuliers ne permettent pas d'affirmer qu'Article 23 est un monde justifié par une fin et qu'on y organise un déroulement temporel et matériel pour y accéder. En tout cas, la fin collective n'est pas énoncée de manière à ce qu'elle ait la force d'un monde commun. Nous avons deux normes comme savoir. Nous n'en faisons pas usage pour formuler une finalité. Peut-être d'ailleurs que cela n'a pas lieu d'être.

4.2. VALEUR D'UN PERSONNAGE.

Un désir de notre recherche était d'éclairer ce qui fait la valeur d'un personnage. Les deux normes éclairent. Sur un plan, la valeur d'un personnage s'exprime dans sa capacité à exister dans la production, on sera attentif à des compétences spécifiques et des aptitudes à être à sa place parmi les autres dans une organisation. Sur un autre plan, la valeur d'un personnage tient à la faculté d'être authentique, on sera attentif à ses capacités à penser, exprimer, voire négocier ce qui importe pour lui dans la vie. Dans le réel, on est toujours sur un double plan, ceux-ci sont imbriqués, la valeur d'un personnage est d'être dans l'une et l'autre norme, et paradoxalement, toujours dans un écart à ces normes. Être authentique ouvre une distance vécue et critique quant à la place à prendre ou ne pas prendre dans la production. Prendre place dans les normes de production interroge qui je suis, ce dont je suis capable, mon désir, mon rapport à moi et aux autres.

L'écart à la norme deviendrait alors un élément fondamental de ce qui fait la valeur d'un personnage. Il ne s'agirait ni de contestation, ni de relâchement, ni d'ajustement, ni de décalage, mais bien d'agilité, d'habileté à se situer dans l'un et l'autre monde. La valeur d'un personnage porterait alors sur sa capacité à se donner une finalité d'agilité.

On pourrait d'ailleurs se demander si la finalité d'Article 23 ne se situerait pas de ce côté-là ? Cette hypothèse éclaire différemment la controverse avec les agents d'insertion dans le groupe d'accompagnement de l'enquête. L'idée selon laquelle les principes du monde d'Article 23 s'expriment en termes de norme leur posait problème. Ils considéraient que les attitudes qui sont attendues, soutenues, encouragées au quotidien ne sont pas seulement inscrites dans le moment présent. Les méthodes d'accompagnement sont orientées en direction d'une finalité. Cette finalité, contrairement au discours dominant dans le secteur, ne serait pas l'accès à l'emploi, mais bien disaient-ils, la construction d'une certaine manière d'être au monde. La capacité à se repérer et circuler entre les normes à l'œuvre dans la société pourrait être la finalité dont ils parlaient.

4.3. MÉTHODES POUR CONSTRUIRE.

Parmi le vrac des « méthodes pour construire... » énoncées par le groupe d'accompagnement avant la réalisation des entretiens figuraient « des manières... », terme qui enveloppait des manières de faire, des manières d'être, des manières d'être en relation. Certains parlaient de comportements ou d'attitudes. D'autres allaient plus loin dans la spécification : une sagesse. Des manières d'être..., cette fois plutôt envisagées sur le plan relationnel : des ouvertures, des façons d'aller vers les autres, des échanges, des discussions, des relations interpersonnelles. Manifestement, nous sommes bien dans ce spectre de « méthodes ».

La mise en lumière de deux normes nous a fait franchir un seuil en spécifiant deux registres de conduites à honorer et quelques dispositifs qui les soutiennent. Nous avançons d'un pas supplémentaire en signalant que c'est plus particulièrement l'écart à ces deux normes qui force à inventer et cultiver des manières d'être que nous avons qualifiées d'agiles dans leurs rapports aux normes.

CONCLUSION

Nous aurions *Là* une méthode pour construire la valeur d'un personnage évoluant dans plusieurs mondes. Du moins une esquisse de méthode. Ou une manière d'ouvrir de la reconnaissance. Toujours dans le sens de partir en reconnaissance, de partir à la découverte. Ça demande d'en faire l'expérience et on peut dire qu'Article 23 permet de faire l'expérience d'un rapport plus agile à deux normes-mondes à la fois. Il reste sans doute à continuer à préciser *comment* ces deux normes sont partagées, mises en œuvre, instaurées. Instituées dans l'organisation, sans, justement, tuer une certaine manière propre à article 23.

Nous savons qu'au terme de cette recherche participative, de cette étape, la dynamique d'émancipation reste suspendue au bord de deux versants vers lesquels elle ne basculera pas forcément. Du côté d'une expérience nouvelle, d'un côté : rien ne dit que les savoirs auxquels nous aboutissons permettront de vivre une expérience ailleurs. Du côté des institutions : rien ne dit que ces savoirs tiendront dans une institution, ils pourraient s'évaporer au-delà de l'expérience que nous avons vécue.

La question reste, de savoir si ces découvertes vont tenir la route. Une fois que l'expérience vécue du monde de la production s'éloigne d'Article 23, de plus en plus loin, et qu'un dispositif ne relie plus ce monde à celui d'une authenticité, que se passera-t-il ? Comment peuvent se vivre les écarts aux normes ? Quels savoirs acquis lors de cette expérience de reconnaissance à Article 23 vont permettre de continuer à cultiver cette agilité ? C'est plus sur ce versant de la reconnaissance que la méthode demanderait encore à s'éclaircir et qu'elle pourrait ouvrir à un nouveau voyage.

Il faut sans doute préciser que nous ne sommes pas aveugles. Nous savons dans quel monde l'agilité dont il est question aurait à se déployer, et qu'il n'y aide pas. Aussi, nous laisserons le mot de la fin, en forme de point d'orgue, à un personnage de Berthold Brecht, le porteur d'eau, à la fin de la pièce, devant le rideau fermé :

*« Allons, mon cher public, ne sois pas trop fâché !
Mais oui, on le sait bien, ce n'est pas une bonne fin.
C'était dans notre esprit, la légende dorée.
Elle est devenue amère, par un détour secret.
Nous-mêmes, tout dépités, nous voyons – quelle misère !
Le rideau refermé et les questions ouvertes.
Oh ! Comment l'oublier ? Tu es ici chez toi,
Public, pour ton plaisir et nous en dépendons !
Hélas ! Comment avoir le moindre doute :
Sans ton fidèle appui, nous risquons la banqueroute !
C'est peut-être la peur, ce manque d'inspiration,
Cela s'est déjà vu. Mais où est la solution ?
Même avec de l'argent, nous n'avons rien trouvé !
Fallait-il quelqu'un d'autre ? Ou bien un monde autre ?
Ou alors d'autres dieux ? Ou pas de Dieu du tout ?
Nous sommes, et pour de bon, vraiment découragés.
Devant ce désarroi, le seul recours serait
Et vite, et tout de suite, que vous réfléchissiez
À la meilleure manière, au moyen le plus fin,
De mener une bonne âme vers une bonne fin.
Cherche donc, cher public, la fin qui fait défaut
Car il faut qu'elle existe ! Il le faut ! Il le faut ! »*

ANNEXE 1 : RÉCITS

TOTALEMENT SEULES.

Standard-Bruges. Formidable soirée. 3-1 pour les rouches. Une ambiance du tonnerre ! Victor y est allé avec son groupe d'amis. Martine aussi y est allée.

En me dirigeant vers la tribune 3, je vois ce garçon, Victor. Je flashe complètement. Je le reconnais, c'est un type avec lequel j'étais à l'école. Je me souviens de lui. Il était toujours gentil avec moi. Mais il est beau, aussi... Ce soir, il est avec ses amis. Il ne me reconnaît pas à cause de l'agitation. La fin du match arrive. Finalement, je les suis jusqu'à la baraque à hot-dogs. Victor ne me reconnaît toujours pas. Il semble indifférent. Ça me stresse. Je sens que je me referme sur moi-même.

Ils se rendent compte qu'il y a, avec eux, une fille qu'ils ne connaissent pas, et qui les suit depuis le début de la soirée. Elle est avec le groupe, et pourtant, personne ne la connaît.

Je ne comprends pas ce qui m'arrive. Comment ça se fait que je n'ose pas aller vers Victor ?

Ils sont un peu mal à l'aise, mais ne font pas trop attention à elle. Tout le monde se sépare peu à peu et elle se retrouve seule. Le stade s'est vidé en grande partie. Martine voit alors passer ses copains, le groupe avec lequel elle est arrivée. Ils sont en train de quitter les lieux. Elle les a perdus de vue en cours de soirée. L'esplanade devant le stade est pratiquement vide, mais ils ne semblent pas la voir et passent à côté d'elle.

Eux aussi s'en vont sans faire attention à moi. Tant pis. Ça ne fait rien. J'ai envie d'être seule avec mes sentiments. Je les appellerai plus

tard pour ne pas qu'ils s'inquiètent.

Martine part à pied et rentre chez elle, dans son appartement des habitations sociales.

Je prends le quai qui longe la Meuse. Il fait triste, gris, brumeux. Je me demande si je ne me suis pas créé des problèmes à suivre quelqu'un qui ne me reconnaît plus. Je n'arrive pas à enlever Victor de mon esprit.

Je me réjouis de retrouver mon appartement. Mon refuge. Mon chez-moi. J'arrive. J'allume la télé. Comme chaque fois que je rentre, je déballe une tablette de chocolat. Je m'assieds dans le canapé. Je laisse fondre le premier morceau dans ma bouche. J'aurais dû oser... Mais je ne l'ai pas fait !

Ce chocolat... Ce n'est pas mon préféré, mais j'aime quand même bien. C'est bon...

Quoi ! Déjà presque minuit ! ?

Elle éteint la télé et part prendre son service de nuit à la grande station-service Total du fond de Seraing.

Je pars avec mon stress... J'ai besoin de parler, je crois. J'ai besoin d'un confident. J'arrive au boulot. Je ne vois pas grand monde, comme d'hab'. Je salue Nadia qui a fait le soir. Je file au vestiaire. Je me recoiffe, comme d'hab. J'enfile mon tablier TOTAL, comme d'hab. Et comme chaque soir, dès ma prise de poste, je m'installe derrière la caisse. Et j'attends....

Le contexte de travail de Martine est bien particulier. Elle travaille toujours la nuit. Ça l'arrange. Elle a régulièrement des insomnies, et même des angoisses nocturnes. Alors, cet univers immuable, suréclairé, cette musique de fond permanente et impersonnelle, ces rayons remplis

et bien rangés, ça convient à son humeur. Il y a peu de clients, et pas de collègues. Elle croise juste celui ou celle dont elle prend la relève, et ceux qui la suivent. Ils se saluent, mais c'est tout. Il n'y a pas de place pour des relations personnelles, et ça lui va comme ça. Elle est là pour gagner de quoi vivre, pas pour se faire des amis. N'empêche, ce soir...

Et si j'appelais Thierry ?

Thierry... Elle le considère un peu comme un grand-frère. Il l'écoute. Il dédramatise en lâchant des blagues. Mais ça fait si longtemps...

Il n'est pas trop tard ? Minuit et demi ! Il a des enfants. Que va dire sa femme ? Une ancienne amoureuse qui appelle au milieu de la nuit, c'est bizarre, ça fait drôle. Tant pis. Je tente. De toute façon, il ne décrochera pas. Trois sonneries, j'allais raccrocher. Il répond !

Je fonds en larmes. Je n'arrive pas à parler.

Et je m'aperçois qu'une cliente est là, devant ma caisse.

Une cliente est là, effectivement. Elle tient en main 1 Bounty, un mars et un coca, et elle a besoin de cigarettes. Elle se sent totalement idiote avec ses gousses devant cette femme qui pleure. Elle devine que l'appel téléphonique est important, mais elle ne se sent pas reconnue comme cliente par l'attitude de la caissière, dont elle attend aussi qu'elle exécute sa tâche : servir la clientèle. Elle est partagée entre la colère et un certain malaise.

Martine : Elle me fixe, ne dit rien.

Cliente : Je découvre qu'elle pleure. Je ne l'avais pas remarqué à travers la vitre qui avait mis une distance entre nous. Je ne sais pas quoi dire. J'ai pourtant besoin de mes cigarettes. J'hésite. Je n'ose pas lui demander. Qu'est-ce qui se passe ?

« Excusez-moi, je peux faire quelque chose pour vous aider ? »

Elle ne me répond pas. Je suis inquiète, mais je ne sais pas quoi faire. Je me sens impuissante. Je suis fatiguée aussi, j'ai envie de rentrer chez moi. Je ne sais pas comment m'en sortir. Ça fait pitié, cette femme qui pleure. Ça me fait mal. J'ai les larmes aux yeux. Je ressens de la compassion, mais je ne sais pas quoi faire. Je dépose mes achats, je me retourne vers la sortie. J'avance lentement. Les battants de la porte automatique s'ouvrent.

Martine : « Thierry, c'est Martine. Ça ne va pas. » Je n'en reviens pas. Il me répond « j'arrive ».

La dame revient sur ses pas. Elle aimerait comprendre, au moins. C'est tellement troublant, cet appel au milieu de la nuit, en plein travail. Elle n'a vraiment plus de cigarettes, non plus. Et elle sait que ça lui manquera tout à l'heure. Mais elle se retrouve séparée de la caissière par la vitre, avec le tiroir par-dessous. Elle ne sait pas quoi dire ou faire. Peut-être ne doit-elle rien faire, d'ailleurs. Elle est toujours bouleversée, triste, mais dubitative aussi.

ARRÊT-PIPI.

Cynthia : Cette carte postale. C'est une blague ? Il me nargue ? Mais qu'est-ce qui lui a pris de disparaître comme cela.

C'est un homme qui a vécu une longue journée mouvementée. Il rentre seul en voiture par l'autoroute, dans le silence.

Thomas : Quelle soirée ! C'était plutôt rock 'n roll. J'ai envie d'aller dormir. Mais pas d'urgence ! Rien ne m'y oblige. Après quelques verres, de toute façon, je n'ai pas les idées claires. Je ferais mieux de m'arrêter.

Il s'arrête pour faire pipi sur une aire de stationnement du côté de Wareme. Cet arrêt le plonge dans une réflexion. Il s'aperçoit qu'il n'a pas envie de rentrer.

Thomas : Il faudrait que je fasse le point avec tout ça. Ç'a été le bordel ! Depuis le matin ça n'arrête pas. Je suis à la bourre depuis 8 heures. Maintenant, je sens cette tension sur mes épaules. J'en veux à mes deux collègues... Et ce détenu ! 34 ans, complètement immature. Ça faisait même pas deux heures qu'il était là... Il arrive dans la prison et il fout la merde,

Cynthia : Je n'aurais jamais imaginé qu'il puisse faire ça. Il était un peu bizarre l'autre jour. Il y a eu cette bagarre. Ce n'est quand même pas ça qui a pu provoquer son départ ! Des disputes il en a vécu des tonnes depuis qu'il travaille ici. J'aurais aimé être plus disponible, plus présente, ces temps-ci. Qu'est-ce que j'ai loupé ? Je me sens bête. Idiote. Qu'est-ce qu'il a pu penser ? Je ne comprends pas.

Thomas : En plus cette dispute... J'ai peut-être exagéré. Mais elle n'y était pas pour rien, cette conne.

En fait, le matin, le type a eu une violente altercation avec sa compagne, et il a été un peu dépassé par la situation. Il a fait sa journée à la prison, où il est gardien, puis, le soir, il y avait cette soirée prévue avec

les collègues. Il a enchaîné tout ça de manière un peu automatique. Mais maintenant, à la faveur de cet arrêt imprévu dans cet endroit désert, ça lui revient.

Thomas : Je pourrais appeler Cynthia. Je suis sûr qu'elle me comprendrait ... ou pas, elle va peut-être finalement en rajouter une couche. Elle va tout ramener au boulot, la cheffe.

Cynthia : Quand j'ai contacté Nath, je suis tombée des nues. Lui, lever la main sur une femme. Je n'y crois pas. Je ne le pensais pas capable de ça. Il devait être à bout. Pas lui-même. Ça n'a pas dû venir tout seul. J'imagine bien que ces derniers mois ont été difficiles, avec tous les collègues absents. Mais on a fait ce qu'on a pu.

Thomas : Ou alors je pourrais appeler Bob. C'est quand même mon meilleur pote. Il pourrait m'aider.

Il me connaît lui, je sais que je peux lui faire confiance et tout lui dire. Il ne me jugera pas et puis il sait ce que j'ai vécu.

Mais m'aider sur quoi au juste ? Je ne sais pas vraiment par où commencer. C'est toute ma vie qui est à revoir...

À ce moment arrive un chauffeur routier qui se gare. Ils engagent la conversation.

Thomas : Il me demande ce que je fais là. Je ne sais pas vraiment lui répondre. Je n'ai pas envie de rentrer, je sais juste ça. Je lui demande où il va. Il me dit qu'il a un arrêt d'une heure avant de redémarrer. Il descend dans le sud. L'Italie... Je le sens bien ce gars. Je devais profiter de l'instant, me changer les idées. Ici, tout me paraît si difficile.

Thomas saisit l'occasion. L'autre trouve ça un peu limite et lui demande d'abord de raconter pourquoi il veut partir comme ça. Il a du remords, mais il minimise. Ça l'a bousculé. Il se rend compte qu'il ne sait pas ce qu'il veut.

Le chauffeur a l'impression qu'il ne raconte pas tout, qu'il se perd dans ses explications.

Thomas : J'ai vraiment crié trop ! Je vais trop loin. Mais je n'ai pas voulu la frapper. Je ne suis pas violent... Je suis paumé. Je me barrerais bien. Je me verrais bien au soleil.

Cynthia : Il a quand même du culot. Ou alors, c'est moi qui n'ai pas compris... Je ne sais pas... J'ai trop le nez dans le guidon. Je suis crevée. J'ai parfois l'impression de ne pas être à la hauteur. Comment je vais gérer tout ça, encore ... ?

Cynthia est la cheffe de Thomas. Mais elle a de la sympathie pour lui, aussi. C'est quelqu'un d'entier, de droit, qui la touche. D'habitude, elle sait qu'elle peut compter sur lui. Mais là, il lui joue un drôle de tour, en disparaissant sans crier gare. D'un autre côté, elle s'en veut. Elle se demande si elle n'a pas eu tort de construire cette relation d'amitié avec lui, et de se préoccuper de sa vie intime. Au point d'appeler sa femme. Elle se sent trahie, et elle n'arrive pas à réagir de manière strictement professionnelle.

Sans doute, on peut partager, mais pas tout. Il faut garder des limites. Dans leur boulot, les professionnels sont tout le temps en contact, et c'est parfois envahissant. Avec les détenus aussi, d'ailleurs. Il faut gérer en permanence la relation, dans un contexte difficile. Et c'est probablement ce qui a provoqué la réaction de Thomas. Dans ces cas-là, dans la confrontation, les souvenirs personnels remontent. On ne peut pas l'empêcher. Mais on ne l'exprime pas nécessairement. Encore une fois, se dit-elle, on ne doit pas tout partager.

C'est difficile de construire une relation avec des gens qui sont très différents, qui ne sont pas

libres. En plus, les détenus vont et viennent, ce sont des relations qui ne durent pas. Il ne faut pas s'attacher. Pourtant, on ne peut pas travailler ici sans avoir de l'empathie pour eux. Et, parfois, tout ça, c'est trop. Elle s'en rend compte.

On oscille tout le temps entre le règlement, les procédures, la sécurité, d'une part ; et la souffrance humaine d'autre part. Ça bouscule. Mais elle pensait Thomas plus fort. Elle avait même pensé qu'il pourrait devenir chef, lui aussi. Mais elle s'aperçoit que certains ont plus de capacité d'empathie que d'autres.

Pourtant, elle-même, à ce moment, doute de ses propres compétences. Elle se sent très fatiguée.

COMME UN SOUVENIR.

5h53. Le réveil sonne. Mais Victor ne se sent pas le courage d'affronter la journée.

Victor : Où est-ce que j'ai foutu ce numéro de téléphone ? Ça m'a obsédé une partie la nuit. Je vais quand même regarder encore une fois dans le labo si je ne le retrouve pas.

Il vit dans un petit appartement où il a aménagé une chambre pour sa passion : la photo argentique. Le week-end, il avait d'ailleurs développé une vieille bobine, retrouvée au fond d'un tiroir. Dans la chaleur moite de la chambre noire, sous l'éclairage infrarouge, il avait vu, dans les bacs, réapparaître du lointain passé l'image d'une personne très chère qu'il avait oubliée. Ça l'avait troublé. Il pensait bien avoir, quelque part, le numéro de téléphone de cette personne.

Victor : 7h ! Il est grand temps. Je ne le trouverai pas. Je chercherai plus tard. Faut vraiment que j'y aille ! Je prendrai mon café au boulot.

Sa cliente de ce jour-là était une jeune femme pleine de vie, mais très stressée. Elle est assistante sociale.

8 : 00. **Victor** : Ah, c'est vrai qu'aujourd'hui, je remplace Bob avec la fille qui passe pour la cinquième fois. Ça ne va pas être facile.

Pfff... Où est-ce que j'ai foutu ce putain de numéro ?

Concentre-toi ! Faut que je prenne les clés de la voiture. Les papiers. En route. Ça va être vite emballé avec celle-là.

À la fin du parcours, qui s'est très bien passé, au lieu de rentrer vers le centre, Victor fait bifurquer sa cliente vers Angleur. Ils s'en vont vers un chemin imprévu.

9 : 00. **Victor** : Merde, une demi-heure qu'on roule et je ne suis incapable de dire si elle a réussi ou non. Où est-ce qu'on est ? Angleur !? Mince, je sens que je rougis. Est-ce qu'elle se rend compte qu'il y a quelque chose qui cloche ? Elle n'a pas l'air à l'aise. Il faut que je dise quelque chose...

Bob : Putain de bordel de merde. Trois fois que j'appelle. Il ne répond pas. Qu'est-ce qu'il fout ? J'aurais jamais dû lui confier cette cliente. Je voulais juste le taquiner, lui qui est si droit, procédurier.

Victor : « Ça va ? »

C'est nul comme question. C'est pas ça qui va la mettre à l'aise. Mais qu'est-ce que je peux lui dire ? Je m'excuse. Je ne suis pas dans mon état normal.

Depuis que j'ai retrouvé cette vieille bobine avec les clichés de Martha, j'ai la tête ailleurs. Je me souviens des moments intenses que j'ai passé avec elle. Les projets que nous essayions de forger... Elle n'est pas là, mais je garde des valeurs, des choses qu'on s'est dites, je ne sais pas avec qui partager. Et là ça me bloque. Qui peut être à sa place ? Que s'est-il passé ?

Bob : J'espère qu'il ne lui est rien arrivé ! Il aurait déjà dû être de retour. Ce n'est pas dans ses habitudes. Cette fois, j'ai peut-être été trop loin. Elle ne sait pas conduire !

La dame s'inquiète car le temps passe et elle doit aller chercher sa fille à l'école. Mais elle sent comme un appel du destin. Cette rencontre avec Victor arrive comme un hasard qui ... Elle ne sait pas...

C'est bizarre, les expériences comme celle-ci. France est touchée, d'une certaine manière, déroutée(!). Avec l'humain, il n'y a jamais de ligne bien tracée. Les choses ne se passent pas juste comme c'est prévu, selon la logique. Cet homme semble vivre dans un rêve, dans ses souvenirs, et peut-être dans une illusion. Existe-t-elle seulement, cette

Martha ? Pourtant, il n'a pas l'air triste. Ça éclaire sa vie. Mais il a l'air perdu. C'est important, d'avoir des rêves, c'est le moteur de la vie. Mais après, il faut les confronter à la réalité. Sinon, on se perd.

11 : 30 Victor : Je m'emballe. Il serait temps qu'on fasse demi-tour. J'ai mes problèmes, mais je dois m'occuper de ma cliente. Malgré tout. Même si mes problèmes ne disparaissent pas.

« Est-ce que je vous ai dit que j'avais son numéro de téléphone ? »

Le cul entre deux chaises, littéralement. Il ne sait plus comment sortir de la situation. Il se sent noyé dans le yaourt, il est comme dans un néant. Ça lui fait du bien de vider son sac. Quelque chose de ses pensées intimes est apparu sans qu'il le veuille.

Il n'est pourtant pas comme ça, Victor. Il n'est plus tout jeune. Il sait qui il est. Il a appris à mettre pierre sur pierre dans sa vie, pour trouver l'équilibre. Parce qu'il veut trouver sa place parmi les autres. Et la norme de la vie, c'est ça : un métier, une maison, une situation. Au nom de ça, il faut faire taire les souvenirs.

Mais parfois, les souvenirs se rappellent à toi. Et, sans le vouloir, tu cherches de l'aide.

France : Dans le cadre du boulot, ok, mais là tout de même... J'ai pas pu me concentrer. Je n'étais pas là pour ça. Oufff ! N'empêche j'ai cru un moment que je n'allais pas pouvoir m'en sortir. Je voyais l'heure passer. Lola qui m'attendait.

Quelle journée ! J'ai enfin mon permis. Pourtant je n'ai pas l'impression d'avoir passé un examen. C'était quoi cet examinateur !? Pauvre homme. Il n'a vraiment pas l'air normal. Et en même temps, il m'a fait de la peine avec son histoire de bonne femme. Au final, c'est qui cette Martha ? Pourquoi il m'en

a parlé ? Tout ça me rend mal à l'aise.

Mais le pauvre, il avait l'air tellement amoureux, presque mélancolique. J'aurais pas pu le couper dans son récit.

LA GUERRE DES BOUTONS.

Cédric : Je me réveille étourdi. Maman me prend les mains. Je me mets à pleurer. J'ai peur. J'ai mal au ventre. J'ai faim. Je pleure, je ne dis rien. Je pleure. J'ai mal à la tête. Où suis-je ? Je ne me rappelle de rien. Qu'est-ce que je fais ici ?

Solange : Ma journée commençait normalement et voilà que je reçois un appel de l'école. Je me demande ce qui se passe, encore. L'éducatrice est au téléphone. Ce n'est pas la première fois. J'ai envie de raccrocher, mais je ne peux pas. C'est sûrement important. J'ai les mains qui tremblent. Je souffle.

Solange 42 ans. Elle roule dans le SUV de sa collègue. D'habitude, elle circule à vélo. On l'a appelée de l'école pour l'avertir d'un accident.

Solange : Gérôme a certainement encore fait une bêtise. Il serait grand temps de trouver des solutions à toutes ces bagarres. Il faut qu'il apprenne à gérer ses colères. On m'avait pourtant dit d'aller chez un pédopsychiatre. Moi, je n'y arrive pas ! Je suis débordée. Je dois bosser 7 jours sur 7. Quand est-ce que je vais d'aller trouver un pédopsychiatre. Avec quel argent ? Je ne peux même pas compter sur son père. Il a fallu qu'il en remette une couche. Ou bien est-ce Gérôme qui a un souci ? Soudainement, je m'inquiète. J'espère que rien de grave n'est arrivé ? J'ai envie de savoir ce qui s'est passé. Pourquoi on m'appelle vraiment.

Cédric : Mes parents m'apprennent que je suis à l'hôpital. Je suis tombé. Pourquoi suis-je tombé ? Je le demande à mes parents. Ils me disent que j'ai eu un souci à l'école. Ils ne me disent pas plus. Ils me l'expliqueront après.

Solange : Gérôme s'est encore bagarré avec Cédric ! J'ai honte. Je dois mieux m'occuper de lui. Je n'aurais peut-être pas dû m'énerver sur lui ce matin. Je vais encore passer pour une mauvaise mère. Mais j'en peux plus. Je me sens triste. C'est peut-être ma faute. J'arrive pas à assumer. Peut-être que je ne lui donne pas une bonne éducation.

Elle a, sur le siège arrière, un cadeau pour Cédric qu'elle-même trouve un peu ridicule. Une peluche (Il a 11 ans !). Elle l'a acheté sans vraiment réfléchir, en pensant que ça lui ferait plaisir.

Solange : Je devrais peut-être aller chercher Gérôme pour lui montrer qu'à cause d'une bêtise, ça peut être grave. Il devrait comprendre que la prochaine fois, quand on joue, il faut faire attention. Il faut vraiment essayer de mettre fin à ces histoires entre eux qui durent depuis trop longtemps. J'aimerais qu'ils deviennent amis. Je réalise que les premières années de Cédric et Gérôme étaient plus faciles. Maintenant je ne vois pas comment faire. Je veux faire un petit geste de tendresse pour apaiser les tensions.

Elle est pressée, et c'est la fin de journée. Dans une rue étroite de la ville, quelqu'un charge une remorque garée à cheval sur le trottoir. Solange passe, mais se retrouve face à une petite auto conduite par une jeune femme qui arrive en sens inverse. Celle-ci s'arrête simplement, et ne semble pas vouloir faire marche arrière. Elles se regardent quelques minutes. Solange ne peut pas reculer. La jeune femme finit par libérer le passage, Solange fonce.

Cédric : La maman de Gérôme arrive. Elle me fait un gros câlin pour m'apaiser. Je me sens un peu tendu. « Qu'est-ce que vous faites ici ? ». Elle semble hésiter. Elle se tourne vers papa et maman. Je me sens perdu. La maman de Gérôme commence à me raconter la bagarre.

La dispute des enfants a fini par affecter les relations des deux familles. Ils ne s'adressent plus la parole.

Cédric : Il n'a pas voulu me donner l'autocollant que j'avais gagné ! J'étais énervé ! C'est chaque fois comme ça. Je lui

ai donné un coup de pied. Puis il m'a poussé. Ça m'angoisse... J'entends encore les gens qui criaient autour de moi. Et les sirènes de l'ambulance, très fort.

La blessure semble grave. Cédric a la tête entourée de bandages maculés de sang. L'atmosphère dans la chambre est tendue.

L'infirmière entre et se montre apaisante en donnant des nouvelles. La blessure est impressionnante, mais pas grave. Ils se parlent. Il semble à chacun qu'il est temps de parler de tout cela.

Mme Caroline, l'institutrice des deux gamins, se demande si elle doit parler à Solange, si elle le peut. Est-ce que c'est son rôle ? Après tout, elle est là pour enseigner à tous les enfants, et, pour ça, il faut maintenir un certain ordre dans la classe. Il n'y a pas de raison de traiter Jérôme autrement que les autres. En même temps, elle en a vu défiler des gamins. Elle a l'impression de comprendre ce qui se passe. Et elle s'est attachée à lui.

Elle est également touchée par la détresse de sa mère. C'est une femme volontaire, qui essaie de s'en sortir. Elle aurait bien besoin d'un peu de soutien. Caroline elle-même, plus jeune, elle en a connu des passages à vide, des moments de doute avec ses gamins. Elle se souvient bien de ce sentiment de fatigue, et d'abandon. Et elle se souvient de qui l'a écoutée, soutenue.

Mais que se passerait-il si on avait l'impression qu'elle prend parti ? Elle essaye de manifester son empathie à Solange quand elle la rencontre, mais elle doit rester dans son rôle. Plusieurs fois, elle a failli aller la voir chez elle pour se sentir plus libre, mais c'est une limite à ne pas franchir.

Ce n'est pas possible de se contenir dans le rôle de Mme-Caroline-sévère-mais-juste-avec-tout-le-monde, et d'être juste aussi avec elle-même. Certains jours, elle voudrait pouvoir sortir de son rôle, et parler avec son cœur.

LE SECRET DE LA FORME.

André est un jeune retraité très actif et sociable. Il a toujours été passionné par la marche. Il a donc proposé de prendre en main l'organisation de la marche adeps dans son village. C'est la première fois, et il s'est très fort investi. Il a tout prévu, organisé, anticipé.

André : Je me suis réveillé motivé. J'étais en super forme. J'étais quand même fatigué car j'ai dû me lever tôt, trop tôt pour un dimanche. Mais c'était pour la bonne cause. Ça réunit plein de gens... Tout était en ordre. Le parcours était prêt. J'étais en confiance. Désstressé. Soulagé. Un poids en moins. J'ai pris ma douche, mon petit-déjeuner. Les clés de la voiture et c'était parti.

Mais le matin même, les premiers participants reviennent sur leurs pas. Le balisage a été vandalisé ! La tension arête. Les gens arrivent de plus en plus nombreux. Les plaintes s'élèvent.

Il y a là, notamment, une dame de Herentals, habituée des marches, qui critique le manque de sérieux de l'organisation.

Vivian : Je suis vraiment déçue et fâchée ! Qu'est-ce que c'est que cette organisation ? En dix ans, je n'ai jamais vu ça d'une marche ADEPS. C'est vraiment de l'amateurisme ! Le balisage, c'est la veille qu'on doit faire ça. On devrait changer d'organisateur. Ça aurait été moi, je ne fais pas comme ça.

André : Par acquit de conscience, je me suis dit que je devais découvrir ça par moi-même. Je ne pouvais pas croire que tout ce travail était gâché. Nous avons discuté avec quelques marcheurs et avons décidé de partir sur le parcours du 10 km pour refaire le fléchage. Dès le départ je me rends compte que les marcheurs qui m'accompagnent sont compatissants. Ils comprennent tout l'investissement que j'y ai mis. Je sens qu'ils m'aident pour me soulager. Ce que j'ai investi comme temps en vaut encore la peine. Mais

je me pose des questions sur l'étendue des dégâts. Est-ce que ça a été détruit ? Arraché ?

On arrive près de l'étang, les flèches ont été taguées ! C'est là que mon esprit a basculé. J'ai perdu ma bonne humeur. Mon travail a été vandalisé ! Je me demande si c'est quelqu'un du groupe. Pour quelles raisons quelqu'un aurait-il pu faire ça ? Est-ce une attaque personnelle ? Est-ce gratuit ? Quelqu'un a-t-il voulu se venger de moi ? J'ai peur.

Vivian : Godverdomme ! C'est dégueulasse. Honteux ! Je n'en reviens pas. Pauvre André ! Il est victime de la situation. Finalement, il ne gère pas si mal que ça. Ça aurait été moi, je pète les plombs... Il a l'air abattu. J'ai de la peine pour lui. Je vais une fois donner un coup de main.

Tout au long de la marche, André découvre des tags et des insultes à caractère homophobe qui le mettent intérieurement en colère.

André : En constatant ce que racontent les tags, je me sens attaqué. C'est autre chose que de saccager mon travail, on s'en prend personnellement à moi.

Il se sent démotivé. Il se jure qu'il ne prendra plus jamais en charge une marche. Il est seul avec ses sentiments. Il ne dit rien.

Est-ce quelqu'un qui connaît ma situation, qui a déjà eu affaire avec moi ? Je me sens partagé entre ma motivation de ce matin et la déception. Je crains de devoir parler de moi. Ça m'angoisse de devoir me justifier par rapport à ce que racontent ces tags. Les gens pourraient se poser des questions sur moi. C'est ça qui m'angoisse le plus. Que les gens..., qu'ils me prennent à parti ! Je ne saurai pas quoi leur répondre. Est-ce que je devrai dévoiler ma vie ? C'est quand même gênant devant tous ces gens que je ne connais pas. Je décide de ne pas me laisser démotiver, de refaire le parcours, d'affronter les gens s'il le faut. Je peux toujours leur mentir si je n'ai pas envie de leur raconter. Je me pose la question : y a-t-il assez de précision dans ce

qui est écrit pour que les marcheurs puissent faire le lien avec moi ? Je décide de continuer le parcours pour aller voir plus loin de quoi il retourne.

Derrière, le groupe des marcheurs suit à distance. Ils restent de bonne humeur et plaisantent sur cette marche hors du commun.

André : En entrant dans la forêt, je me suis senti mal à l'aise d'entendre les plaisanteries du groupe derrière moi. Je ne sais pas quoi dire. Ils voient que je ne prends pas part à leurs blagues. Je ne rigole pas avec eux. Ça m'énerve plutôt de les voir rire ! Je voulais tout remettre en état, mais maintenant je ne suis plus aussi sûr de vouloir faire plaisir à des gens comme ça. Ils se moquent de moi sans le savoir. Sur la deuxième flèche, les tags sont similaires au premier, mais plus explicites encore. Avec des couleurs criardes. Je me suis alors vraiment senti visé personnellement. Manifestement, le type était plus appliqué.

Vivian : M'enfin ils ont l'air de s'amuser de la situation alors qu'il n'y a vraiment rien de drôle ! C'est toujours la même chose avec les Wallons... Rire ! Rire ! Rire ! Ah, là, là, encore un tag, ça va être comme ça sur tout le parcours. J'aimerais bien lui demander s'il s'attendait à ça. Je me demande si ce n'est pas personnel, ces attaques. Finalement, c'est peut-être lui, la cause de toute cette pagaille.

Ils finissent par rattraper l'auteur des tags. Il a une trentaine d'années. Il est en train de taguer. Ils se retrouvent face à face. Sans un mot.

René est là, dans le groupe qui suit André. Il assiste à cette rencontre, de loin. René, c'est le vieux copain, le fidèle. Ils se connaissent depuis la maternelle. Il connaît les secrets d'André, et il l'a toujours défendu contre tout le monde. Parce que les gens sont méchants. Ils ne supportent pas la différence. Heureusement, il y a eu ce groupe de marche, qu'ils ont construit ensemble, et où André a pu se sentir accepté tel qu'il était. Protégé, d'une

certaine façon. Ça lui a permis d'avancer.

Mais aujourd'hui, René se demande si c'était une bonne chose. Ce n'est peut-être pas possible d'être parmi les autres en étant différent. Ça vous rattrape toujours. Et on le paye cash. Il valait peut-être mieux qu'André reste en retrait, isolé, qu'il ne se livre pas.

Les secrets doivent peut-être rester des secrets. Surtout ceux qui font peur aux gens, qui les inquiètent, qu'ils ne comprennent pas.

8 PIÈCES POUR 4€.....

Justine : Ça fait du bien, Bernard est un peu mieux aujourd'hui. Il y a trois jours, il était vraiment stressé. Il a commencé un nouveau boulot et ce n'était pas gagné ! Il a l'art de se mettre dans des situations... Je ne comprends pas toujours ses choix, mais je sais qu'il s'en sort toujours. Cette fois-ci, rebelote, il a eu une journée très difficile, mais il a rebondi, comme toujours. Pourtant, la situation lui semblait désespérée. Comme d'habitude, j'ai dû le rassurer. Mais j'aime ça, le rassurer ! Il m'a raconté son après-midi en détail, toutes ses mésaventures.

Bernard est un jeune homme qui vit de petits boulots. Il a décroché un contrat pour travailler chez Delforge durant la foire.

Bernard : Ça risque d'être terrible pour moi ! Je vais pouvoir goûter plein de croustillons... Et je vais me faire du fric comme ça je pourrai faire un cadeau à ma maman.

Mais est-ce que je vais tenir le coup toute la journée ? Est-ce que je suis seulement doué pour faire ça ? J'espère que je ne me ferai pas brûler par l'huile de la friteuse... Est-ce que mon patron sera content de moi ? Il me fait confiance. Il me demande d'ouvrir tout seul. Mais je n'ai pas d'expérience. On ne m'a presque rien expliqué. Je suis désespéré, mais je n'ai pas le choix. Je dois y aller. J'ai besoin d'argent. J'espère que je pourrai trouver quelqu'un qui pourra m'aider. Faut que j'y aille !

C'est le premier jour. Il est seul pour ouvrir.

Bernard : Je cherche les interrupteurs... Il faut bien que j'allume ces machines ! Je suis désemparé de voir que ça ne s'allume pas. J'aimerais avoir un peu d'aide. Mais je ne vois personne arriver. Il faut bien que j'y arrive... Je ne trouve pas. Comment ça marche ces boutons ? Je suis désespéré de voir que je ne trouve pas. Ouf ! J'ai compris le système ! Tout fonctionne... Je vais tester la machine à croustillons et m'exercer. Merde ! Il y a quelque chose qui bloque le... le coupe-croustillon. Ça devrait lâcher des petites

boules, c'est des grosses boules ! Ça coule, même ! C'est la poisse. Je ne vois pas ce qui ne va pas. Il faut que je trouve quelqu'un pour régler le problème. Ça coule ! Ça continue... Au secours ! Il faut que quelqu'un m'aide à régler la situation et voir où est le problème.

Le patron ne répond pas au téléphone. Il est probablement sur une autre attraction de la foire. Bernard éteint tout, ferme, et part à sa recherche. Il téléphone à sa copine qui l'encourage.

Bernard : Je lui raconte ce qui m'arrive. Par des mots savants, elle arrive à me calmer parce qu'elle me connaît très bien. Elle me sort les bons mots. Elle me conseille d'aller chercher de l'aide dans d'autres baraques.

Justine : Ça m'a fait mal pour lui d'entendre tout ce qu'il vivait sans pouvoir l'aider, juste en le rassurant. J'ai été étonnée qu'il m'appelle.

Bernard : Je pose des questions aux autres forains pour trouver mon patron. Un ancien de chez Delforge vient me voir. Je prends tout ce qui pourrait m'aider. Je reprends confiance. Il m'explique comment faire. « T'inquiète, ça m'est arrivé aussi » qu'il me dit.

Il suffit de couper, à la palette. Il retourne à la baraque et démarre comme ça. Ça marche ! Ça marche même du tonnerre ! Il fait une journée d'enfer. Vers 17h, à la sortie des écoles, il est un peu dépassé par les événements.

Bernard : Il y a trop de monde qui attend. Je ne sais pas trop comment faire tout en même temps : couper, m'occuper de la graisse, encaisser le client. Je me sens légèrement sous pression. Il faut espérer que l'heure passe vite pour que ça se calme.

Il y a foule, et notamment un groupe de jeunes filles délurées qui le charrient gentiment.

Bernard : Toutes ces filles qui sortent du lycée... elles me narguent ! Elles me disent

que je coupe trop lentement les croustillons, que je ne vais pas assez vite. Qu'elles viennent les couper elles-mêmes ! Bon ! Si je m'énerve de trop, je ne recevrai plus les clients normalement.

Et voilà l'ancien de chez Delforge passe en me criant « coupe, coupe ! ». Je me sens con devant les filles. Alors je continue à couper. Je coupe. Je coupe.

En fin de journée, vers minuit, le patron passe enfin pour faire la caisse. Mais, dans la baraque fermée, il se lâche. Il y a eu un contrôle de l'afsca. Il doit tout fermer.

Gabriel Delforge est effondré. Pourtant, il apprécie ce moment avec Bernard. Il sent que ce garçon en veut. Et il s'en veut, lui de l'avoir laissé se débrouiller. Mais des journées comme ça, vraiment...

Gabriel Delforge : Tu sais, dans des cas comme ça, tu dois te faire confiance. Ça finit toujours par aller. Ce n'est pas une question de compétence. Les compétences, elles existent, et des tas de gens les ont. Il y a toujours bien quelqu'un qui sait, qui peut te montrer ou t'expliquer. Ce n'est pas ça qui fait la différence.

Ce qui est important, c'est de savoir ce que tu veux faire de ta vie, ce qui a de la valeur pour toi. Le reste, alors, est à ta portée. Tu sais, on fait tout un bazar avec le secret des croustillons, le secret des lacquemants, les recettes confidentielles. C'est des bêtises... Y a pas de secret ! Tout le monde peut faire ça. Et faire tourner les machines, comme tu as vu, après un jour tu t'en sors. Mais savoir ce que tu veux, et apprendre à être fier de toi, ça, c'est autre chose...

En même temps, Gabriel ne sait pas très bien ce qu'il fait là, à parler avec ce gamin qui attend juste sa paie pour pouvoir rentrer chez lui. Et il s'en fout, dans le fond, Gabriel. C'est lui le patron ! Et sans doute que cette affreuse journée lui donne le besoin de parler.

Et tu ne dois jamais avoir peur de prendre des responsabilités ! Il n'y a que comme ça que tu te sentiras bien. Moi, la seule chose que je ne supporterai jamais, c'est de turbiner sous les ordres, de courir toute la journée sans savoir pourquoi. Ça, ce n'est pas vivre comme un humain !

ANNEXE 2 : GRILLE D'OBSERVATION

Remarques à destination du binôme d'enquêteurs

- Avant de commencer l'observation, il convient de se rappeler la question de recherche : *quelles méthodes permettent à Article 23 de construire la valeur d'un personnage évoluant dans plusieurs mondes ?*
- Le but de cette observation est de repérer une histoire, un événement, un épisode. Vous ne retiendrez de votre observation qu'une partie : une histoire, un événement, un épisode que vous allez choisir parmi tout ce que vous aurez observé et entendu.
- Vous choisirez cette histoire car elle permet d'entrer en conversation avec l'interlocuteur que vous rencontrerez dans l'entretien. Il s'agit d'une histoire qui permet d'introduire *quelles méthodes permettent à Article 23 de construire la valeur d'un personnage évoluant dans plusieurs mondes ?* Ce n'est pas une histoire qui répond d'emblée à cette question. Mais une histoire qui, quand on l'écoute, on se demande là, dans cette situation, toutes sortes de choses : sur les méthodes employées, sur la façon de construire la valeur des personnages, sur les mondes dans lesquels ces personnages évoluent...
- La grille d'observation permet de prendre quelques notes qui permettront, par la suite, au binôme d'enquêteurs de choisir l'histoire qu'ils raconteront à leur interlocuteur dans l'entretien. Il ne faut pas essayer de tout noter. Notez plutôt ce qui vous marque parce que cela vous paraît significatif, ou bizarre ou étonnant...

Remarques à présenter aux personnes de la scène que vous observez

- C'est important de vous présenter aux personnes qui sont dans la scène que vous observez. Ils seront moins gênés par votre présence si vous leur donnez quelques raisons sur votre travail.
- Préciser que vous participez à une recherche sur *les méthodes à Article 23*. Cela ne sert à rien d'en dire plus car cela orienterait les comportements. Si les participants demandent d'emblée ce qu'on entend par « méthodes à Article 23 », c'est ce que l'on cherche... Vous ne savez donc pas répondre à ce stade...
- Préciser que cette recherche est une commande d'Article 23. Elle fait partie d'un processus en cours depuis plusieurs années où l'on s'était demandé précédemment « Qu'est-ce que je fous là ? » et « Qui suis-je dans tout ça ? » Il y a un groupe qui organise cette recherche qui inclut des travailleurs et des stagiaires d'Article 23 et des travailleurs du Centre Franco Basaglia.
- Les informations récoltées lors de ce moment d'observation ne serviront que pour cette recherche. Ces informations ne seront pas transmises à d'autres personnes que celles qui participent à cette recherche.
- À la fin de la recherche, il y aura un document écrit qui reprendra les résultats de cette recherche. Si des personnages sont évoqués, les noms seront changés pour qu'on ne les identifie pas. Ce document sera public. Il sera partagé avec tous les participants et plus globalement avec l'ensemble des stagiaires et travailleurs d'Article 23.

Grille d'observation

1. Durée de l'observation ?
2. À quel moment de la journée (du monde observé) sommes-nous ?
3. Dans quel environnement sommes-nous ?
 - a. quels sont les caractères du lieu (grand/petit, bruyant/calme, aéré/confiné...)
 - b. quel est son ambiance ?
 - c. comment apparaît-il vécu par les participants ? (étrange, familier, désagréable...)
4. Quelles attitudes et interactions observons-nous ?
 - a. quelles attitudes physiques (sourires, non verbal, retrait, proximité, ...) ?
 - b. quel est le vocabulaire utilisé
 - c. quelles formes prennent les échanges (neutres, instructions, conseils, contrôle, encouragements...)?
 - d. quelle est la fréquence des interactions ?
 - e. les interactions composent-elles des liens particuliers (affinités, regroupements ...) ?
 - f. quels effets les interactions ont-elles sur l'ambiance ?
5. Quels sont les rôles de chacun (fonction) ?
 - a. ces rôles sont-ils formels/informels
 - b. ces rôles varient-ils au cours de l'observation
 - c. ces rôles varient-ils selon l'âge, le genre... ?
6. À quoi sert ce lieu (finalité) ?

Des éléments que vous avez observés, quelle histoire, épisode, événement retenez-vous pour introduire l'entretien que vous aurez avec votre interlocuteur ?

ANNEXE 3 : GUIDE D'ENTRETIEN

Remarques à destination du duo d'enquêteurs.

- Un guide d'entretien n'est pas un questionnaire. Un entretien est un échange ouvert pendant lequel les interlocuteurs approfondissent et nuancent des réponses à des questions. La formulation des questions peut évidemment être adaptée aux interlocuteurs ; on a indiqué des « sous-questions » qui aident à mener l'entretien mais auxquelles l'interlocuteur aura peut-être répondu spontanément. Il est possible de faire des allers et retours entre les questions ; l'ordre des questions présenté dans ce guide a néanmoins été réfléchi pour réaliser un entretien assez fluide.
- Vous devez enregistrer l'entretien. Il sera intégralement retranscrit. Un entretien non enregistré sera perdu pour la recherche !
- Surtout ne pas dépasser une heure.

Remarques à présenter à votre interlocuteur.

- Préciser qu'il s'agit d'une recherche sur les méthodes à Article 23. Cela ne sert à rien d'en dire plus car cela orienterait les réponses. Si les participants demandent d'emblée ce qu'on entend par « méthodes à Article 23 », c'est ce que l'on cherche... On ne sait donc pas répondre à ce stade...
- Préciser que cette recherche est une commande d'Article 23. Elle fait partie d'un processus en cours depuis plusieurs années où l'on s'était demandé précédemment « Qu'est-ce que je fous là ? » et « Qui suis-je dans tout ça ? » Il y a un groupe qui organise cette recherche qui inclut des travailleurs et des stagiaires d'Article 23 et des travailleurs du Centre Franco Basaglia.
- Préciser que l'entretien est enregistré de manière à le retranscrire. Lors de la retranscription, les noms seront modifiés pour masquer l'identité de celui qui parle. L'entretien est utilisé uniquement pour cette recherche. Il n'y aura pas d'autre usage.
- Il y aura un document écrit qui reprendra les résultats de cette recherche. Ce document sera public. Il sera partagé avec tous les participants et plus globalement avec l'ensemble des stagiaires et travailleurs d'Article 23.
- Nous sommes dans un entretien pour lequel il n'y a pas de bonnes ou mauvaises réponses. Les réponses font partie de ce que l'on cherche...
- La participation à cet entretien est libre. Demander si le participant est d'accord de participer à cet entretien.

Guide d'entretien

L'entretien commence en racontant une histoire (un événement, un épisode) tirée de la séquence d'observation réalisée précédemment. Cette histoire a été choisie car elle a semblé significative au binôme d'enquêteurs pour approfondir des réponses à la question de recherche.

A.

Te souviens-tu de cette histoire ?

Du contexte où elle a été observée ? Quel était le lieu ? Les circonstances ?

B.

Si nous partions de la supposition que l'histoire que nous venons de raconter se déroule dans ce que nous appellerons un « Monde »,

B1. Comment le décrirais-tu ? (ambiance, règles, codes, utilité, raison d'être...)

- Y a-t-il des attentes particulières quand on est dans ce monde ? Est-ce un lieu lié au travail, à l'amusement, aux relations amicales... ?
- Y a-t-il des habitudes, des codes, des normes quand on est dans ce monde ? Doit-on se comporter ou faire des choses particulières liées à ce monde ?
- Y a-t-il des finalités quand on est dans ce monde ? Qu'apporte ce monde aux gens qui y participent ? À quoi sert-il ?

B2. Quel nom lui donnerais-tu ?

C.

C1. Dans ce monde, y a-t-il d'autres personnages que toi ?

- Qui sont-ils ?

C2. Quels sont leurs rôles ?

- À quoi servent-ils ?
- Quelles influences (positives ou négatives) ont-ils sur les autres ou sur l'ambiance ?
- Qu'apportent-ils aux autres ?
- Les autres se transforment-ils à leur contact ?
- Les rôles te paraissent-ils plutôt formels ou informels ? Y a-t-il des moments où les personnages ont des rôles formels, à d'autres moments des rôles informels ? Les personnages changent-ils de rôle en cours de journée, en cours de route ?

C3. Comment s'y prennent-ils pour remplir leurs rôles (Cette question permet d'aborder plus spécifiquement les méthodes)

- Ont-ils des manières de faire, manières d'être, manières d'être en relation particulières ? Des gestes particuliers ? Des manières de parler particulières ? Des comportements ? Des attitudes ? De la sagesse ou quelque chose comme ça ?
- Comment participent-ils aux échanges, aux discussions interpersonnelles ?
- Les personnages utilisent-ils quelque chose de particulier ? Des outils ? Des documents, des traces, des écrits ? Ceux-ci ont-ils une fonction particulière dans les relations entre les personnages ?

C4. Ces personnages ont-ils parfois des attitudes, des comportements, des paroles qui te semblent hors de leur rôle ?

- Les trouves-tu intéressants ? Apportent-ils quelque chose de différent ?
- Sont-ils problématiques ? Embarrassants ?

D.

Comment vis-tu dans ce monde ?

D1. Quelle est ta place ? As-tu un rôle ?

D2. Comment t'y prends-tu pour remplir ce rôle ?

D3. Que t'apporte-t-il ?

D4. Que ressens-tu quand tu es dans ce monde ?

- Ce monde fait-il apparaître des sentiments positifs, des sentiments négatifs ?

D5. T'arrive-t-il de vivre/ressentir la même chose dans d'autres mondes ? (un autre monde peut être ailleurs à Article 23 ou ailleurs-ailleurs)

E.

Avec les autres monde

PISTE 1 : émotions et ressentis uniques

E1. Comment ça se fait ?

E2. Est-ce dû à certaines actions particulières ?

E3. Approfondir à nouveau les méthodes (voir plus haut la question C3) (tenter de repérer les méthodes qui ont le plus d'effet, qui rendent ce monde vraiment unique)

E4. Dirais-tu que tu as quand même d'autres mondes ? Lesquels sont-ils ? Comment les nommerais-tu ?

E5. Comment ressens-tu les autres mondes ?

E6. Comment vis-tu ces écarts entre ce monde-ci et ces autres mondes ? Cela t'apporte-t-il quelque chose ? Cela t'embarrasse ? Que se passe-t-il quand tu passes d'un monde à l'autre ? Peux-tu parler d'un monde dans un autre ? Est-ce étanche ? Qu'est-ce que cette porosité/

étanchéité t'apporte ? Qu'est-ce qu'elle empêche ? Comment te débrouilles-tu avec ces voyages d'un monde à l'autre ? Quelqu'un t'accompagne-t-il ?

E7. Penses-tu que certaines attitudes qui ont eu des effets positifs dans un monde peuvent être intéressantes à adopter dans d'autres mondes ? Lesquelles ?

PISTE 2 : oui, je vis cela aussi ailleurs.

E1. Quels sont ces autres mondes ? Comment pourrais-tu les appeler ?

E2. Qu'est-ce qui fait que tu ressens la même chose dans ces mondes différents ?

E3. Qu'est-ce qui est différent dans ces mondes ?

E4. Comment vis-tu ces passages entre ce monde-ci et ces autres mondes ? Cela t'apporte-t-il quelque chose ? Cela t'embarrasse ? Que se passe-t-il quand tu passes d'un monde à l'autre ? Peux-tu parler d'un monde dans un autre ? Est-ce étanche ? Qu'est-ce que cette porosité/étanchéité t'apporte ? Qu'est-ce qu'elle empêche ? Comment te débrouilles-tu avec ces voyages d'un monde à l'autre ? Quelqu'un t'accompagne-t-il ?

E5. Penses-tu que certaines attitudes qui ont eu des effets positifs dans un monde peuvent être intéressantes à adopter dans d'autres mondes ? Lesquelles ?

RAISONS D'ÊTRE

Résumé

La raison d'être désigne, en philosophie ou en métaphysique, le sens, la cause véritable et profonde, de l'existence d'une chose ou d'un être. Pour une entreprise, elle désigne la façon dont elle entend jouer un rôle dans la société au-delà de sa seule activité économique.

En 2017 a débuté une démarche de réflexion participative, mise en œuvre par le Centre Franco Basaglia, afin de saisir la raison d'être de l'expérience Article 23 pour les différentes parties prenantes.

Olivier Croufer & Christian Legrève

sont animateurs au Centre Franco Basaglia.

Le Centre Franco Basaglia est un dispositif d'analyses et de propositions qui interroge les liens entre la psychiatrie, l'homme et la société. Il invite les citoyens à se préoccuper des souffrances psychiques pour les voir comme des modes de vie qui mettent en difficulté et interrogent les relations dans notre société.

Le Centre Franco Basaglia soutient des pensées critiques, des propositions politiques et des expériences concrètes à partir de trois thématiques de la vie des personnes aux prises avec des souffrances psychiques :

- 1° la reconnaissance et l'émancipation
- 2° l'hospitalité
- 3° la justice sociale

Avec le soutien de
la Fédération Wallonie-Bruxelles :



Wallonie



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES

